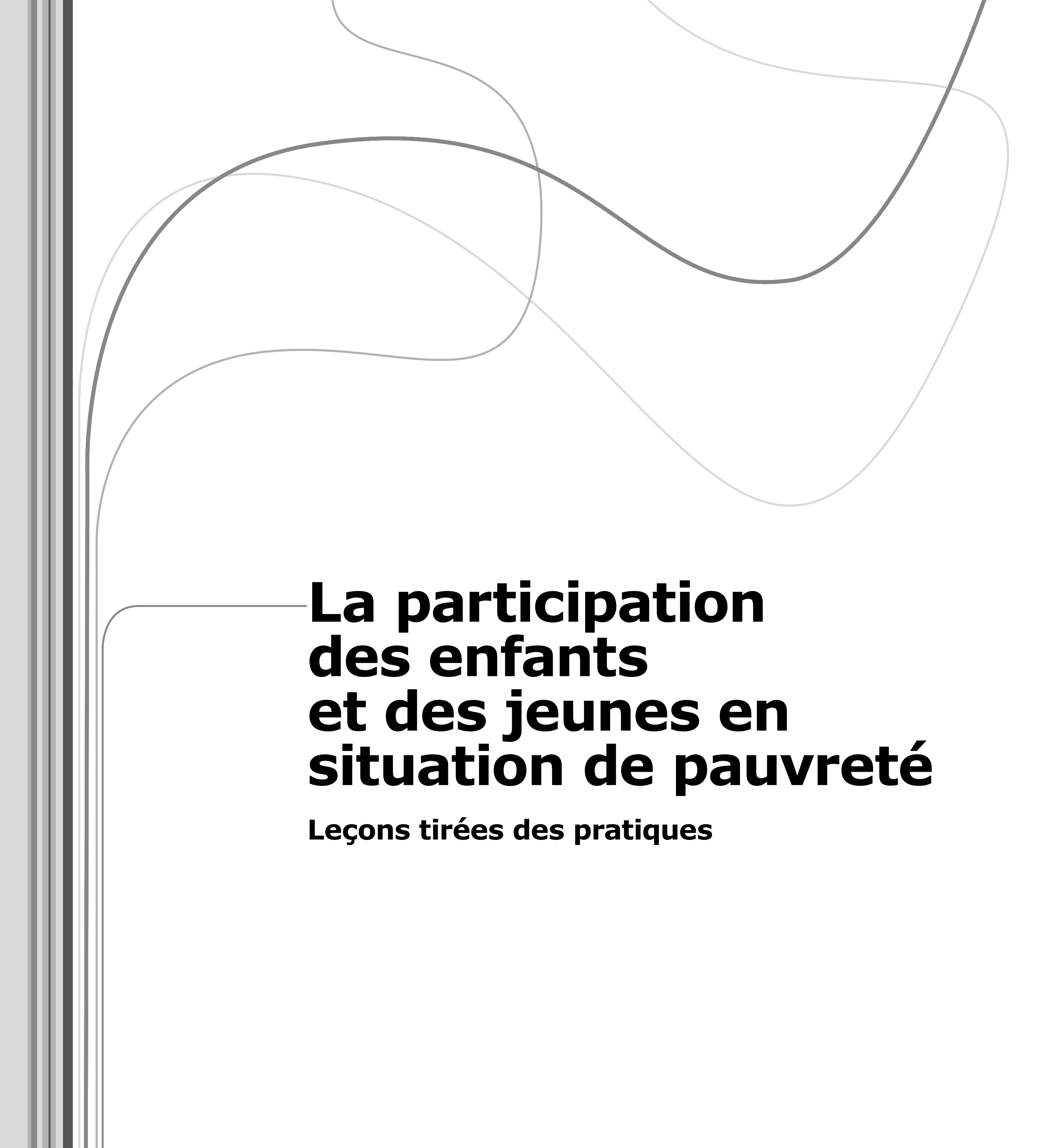


La participation des enfants et des jeunes en situation de pauvreté

Leçons tirées des pratiques







La participation des enfants et des jeunes en situation de pauvreté

Leçons tirées des pratiques

COLOPHON

La participation des enfants et des jeunes en situation de pauvreté
Leçons tirées des pratiques

Deze publicatie bestaat ook in het Nederlands onder de titel:
Participatie van kinderen en jongeren in armoede-Lessen uit de praktijk
This publication also exists in English under the title:
Participation of children and young people in poverty-Lessons from practice

Une co-édition de la Fondation Roi Baudouin, rue Brederodestraat 21 à 1000 Bruxelles et UNICEF Belgique

AUTEURS — Stefaan Vermeulen, Michel Teller

TRADUCTION — Patrick De Rynck, King's Translation & Copywriting sprl

COORDINATION POUR LA FONDATION ROI BAUDOUIN — Françoise Pissart, Directrice; Pascale Taminiaux, Responsable de projet; Anne Van Meerbeeck, Responsable de projet; Nathalie Troupée, Assistante; Ann Vasseur, Assistante de direction

COORDINATION POUR UNICEF BELGIQUE — Isabelle Marneffe, Director Communications & Programmes; Gaëlle Buysschaert, Child Rights Officer; Maud Dominicy, Child Rights Officer

CONCEPTION GRAPHIQUE — PuPiL

MISE EN PAGE — Tilt Factory

PRINT ON DEMAND — Manufast-ABP asbl, une entreprise de travail adapté

Cette publication peut être téléchargée gratuitement sur notre site www.kbs-frb.be

Une version imprimée de cette publication électronique peut être commandée (gratuitement) sur notre site www.kbs-frb.be,
par e-mail à l'adresse publi@kbs-frb.be ou auprès de notre centre de contact,
tél. + 32-70-233 728, fax + 32-70-233-727

Dépôt légal: — D/2848/2010/11

ISBN-13: — 978-2-87212-617-0

EAN: — 9782872126170

N° DE COMMANDE: — 2009

septembre 2010

Avec le soutien de la Loterie Nationale et le SPP Intégration Sociale

AVANT-PROPOS

'Mieux écouter pour mieux soutenir'

La Fondation Roi Baudouin et UNICEF Belgique sont engagées, depuis de nombreuses années, dans la lutte contre la pauvreté et elles accordent une attention particulière à la pauvreté infantile. Elles ont identifié la participation des enfants en situation de pauvreté comme un outil pertinent, parmi d'autres, pour mener à bien ce combat, car la participation constitue un levier puissant pour donner une place aux expériences, au vécu et aux besoins des premiers intéressés par les décisions qui les concernent.

Cependant, aujourd'hui, force est de constater que les bonnes pratiques en la matière ne sont ni bien connues ni pérennisées. Et qu'il n'existe pas de formule qui garantisse que la participation soit suivie d'un impact réel. Comment parler aux enfants et aux jeunes touchés par la pauvreté? Comment les faire s'exprimer sur leurs réalités et leurs souhaits? De quelle façon leurs messages peuvent-ils être transmis aux décideurs, et ce de manière authentique? Comment peut-on d'une manière respectueuse les soutenir pour qu'ils puissent, eux aussi, contribuer à l'amélioration de leur existence, de leur environnement et, en définitive, de la société dans laquelle ils vivent?

La Fondation Roi Baudouin et UNICEF Belgique ont décidé de collaborer et de valoriser l'expérience de dix-sept projets existants afin d'en compiler les expériences et les leçons tirées de leurs pratiques, à l'adresse de tous les porteurs de projets qui souhaitent se lancer dans l'aventure… mais pas les yeux fermés.

Cette publication a donc été développée sur base de dix-sept projets concrets; elle n'a pas l'ambition de présenter des solutions clé sur porte mais plutôt de donner de l'inspiration, des idées et des pistes de réflexion.

En 2009, la Fondation a lancé un appel à projets 'La parole aux enfants vivant dans la pauvreté' qui a permis de soutenir douze projets en Belgique émanant d'associations luttant contre la pauvreté. Lors de la sélection, le jury avait été particulièrement attentif à la variété méthodologique des projets.
Les projets soutenus développent dès lors des espaces d'expression aussi divers que des mini-débats, des reportages photographiques, des vidéos, des interviews radiophoniques, des graffitis, etc.

Au même moment, dans le cadre de son projet de participation 'What do you think'?, UNICEF Belgique a mené un projet de consultation avec plus d'une centaine de jeunes qui vivent dans la pauvreté. Cette première recherche avait pour but de comprendre le vécu des enfants touchés par la pauvreté ainsi que l'impact de la pauvreté sur leur vie.

Deux constats s'imposent clairement : la pauvreté est multidimensionnelle et peut recouvrir des vécus très différents, et c'est pourquoi il n'existe pas de recette 'unique' pour écouter les jeunes vivant dans cette situation.

D'autre part, les enfants et les jeunes sont bien davantage que les victimes passives, et encore moins les responsables des problèmes de pauvreté. Ils sont des individus à part entière dont les aspirations et les besoins doivent être pris en compte par la société, qui est aussi la leur.

Ce manuel rend compte des différentes démarches qui ont été soutenues.

Il est le fruit d'une vaste collaboration. La Fondation Roi Baudouin et UNICEF Belgique remercient vivement les porteurs de projets, qui ont collaboré de manière très constructive à cette publication, ainsi que le SPP Intégration Sociale qui a soutenu financièrement sa réalisation.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS **5**

PARTIE 1 : Comment s'y prendre? **9**

Introduction **11**

1 La participation, un choix clair **13**
1.1 Définir des objectifs 13
1.2 Impliquez les jeunes 15

2 Connaître son public **17**
2.1 Leur identité n'est pas d'être pauvre 17
2.2 Le contexte détermine leur comportement 18
2.3 Leur engagement dépend également du contexte 19

3 Il est rare que les jeunes parlent ouvertement de la pauvreté **21**
3.1 'Une bonne discussion autour de la table' ne donne rien 21
3.2 Leurs propos sont très révélateurs de leur vécu 22
3.3 Leurs récits sont toujours un reflet de leur parcours de vie 23

4 Par où commencer? **25**
4.1 Mettez-les en confiance 25
4.2 Gagnez leur confiance 26
4.3 Recherchez la bonne porte d'entrée 27

5 Il n'y a pas de méthode toute faite **29**
5.1 Pas de parole sans écoute 29
5.2 Ils aiment faire quelque chose ensemble 31
5.3 C'est surtout le processus qui est important 32

6 Chaque groupe est différent **33**
6.1 Le groupe ne doit pas être trop grand 33
6.2 Le groupe doit être suffisamment solide 33
6.3 La diversité va de soi 34
6.4 Une présence fluctuante 34

7 Entre structure et flexibilité **37**
7.1 L'importance d'une bonne préparation 37
7.2 Jouez la carte de la qualité 37
7.3 Exploitez ce que les jeunes apportent 38
7.4 C'est leur projet à eux 38

8 C'est du boulot! **39**
8.1 Établissez des règles claires 39
8.2 C'est un engagement énorme 40
8.3 Prenez le temps 40

9 Comment se présenter vis-à-vis de l'extérieur? 41
9.1 Présentation publique 41
9.2 Les jeunes veulent se montrer sous leur vrai visage 42

10 Les contacts avec le pouvoir politique 43
10.1 Préparez soigneusement cette rencontre 43
10.2 Apprendre à mieux se connaître 43
10.3 Des actions concrètes pour des résultats concrets 45

11 La participation, c'est du win-win pour les jeunes et les décideurs 47
11.1 Des signaux qui ne sont pas captés 47
11.2 Le pouvoir politique doit investir dans la durée 48
11.3 La participation est une mission essentielle 49

PARTIE 2 : Dix-sept interviews – leçons tirées des pratiques 51
"Le plus important, c'est la confiance" 53
"Nous voulons leur proposer des expériences positives" 55
"Nous sommes ouverts à leurs récits" 57
"Un discours souvent en décalage avec la réalité" 59
"Devant le micro, les jeunes révèlent toute leur fragilité" 61
"La pire forme de pauvreté, c'est le manque de réseaux" 63
"Les jeunes veulent avoir leur place dans la ville" 65
"Chez les enfants roms, il y a toujours danger d'explosion" 67
"Plus quelque chose est nommé, moins on en souffre" 69
"L'art brise les stéréotypes qu'ils connaissent" 71
"Les jeunes ont réfléchi au rapport entre l'être et l'avoir" 73
"Si on joue le jeu, les jeunes s'approprient le projet" 75
"Les parents ne s'étaient jamais autant impliqués" 77
"Les décideurs ont été surpris par la maturité des jeunes" 79
"Ils ont pris conscience de leur propre précarisation" 81
"C'est incroyable, ce à quoi on peut arriver en peu de temps" 83
"Les jeunes d'aujourd'hui sont les leaders de demain" 85

ANNEXE : Conditions de base et principes de la participation des enfants 87

PARTIE 1 :

COMMENT S'Y PRENDRE?

INTRODUCTION

La lutte contre la pauvreté des enfants figure tout en haut de l'agenda politique. C'est une priorité en 2010, en cette Année européenne de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale. La Convention internationale des Droits de l'Enfant, qui a déjà vingt ans, reconnaît à chaque enfant le droit de participer activement à la société et le droit 'd'exprimer librement son opinion sur toute question l'intéressant, les opinions de l'enfant étant dûment prises en considération eu égard à son âge et à son degré de maturité'. Ce 'droit à la participation' des enfants est aussi un droit fondamental inscrit dans la Constitution belge. Dans un tel contexte, il convient donc plus que jamais de donner la parole aux enfants et aux jeunes qui vivent dans la pauvreté.

Mais si les enfants ont un rôle essentiel à jouer dans la lutte contre la pauvreté, ils n'ont que trop rarement l'occasion de le faire. Ils prennent peu la parole dans les conseils de classe ou les conseils de la jeunesse. Ces structures ne leur inspirent pas assez confiance et ne sont pas taillées à leur mesure. Pourtant, en tant 'qu'experts de leur propre vécu', ils constituent une source inépuisable d'information pour les décideurs. Celui qui choisit d'engager le dialogue avec ces enfants et ces jeunes est mieux en mesure d'adapter sa politique à leurs besoins réels et peut donc obtenir de meilleurs résultats. Quand on tient compte de leur vécu, on les rend aussi plus forts : les jeunes découvrent de nouveaux moyens d'expression, élargissent leur vision, apprennent à faire des choix, prennent confiance en eux... Cela leur permet de rebondir, et donc aussi de trouver des moyens pour sortir de la pauvreté. Leur donner la parole est un important levier de changement.

Une participation digne de ce nom repose sur un certain nombre de principes de base[1]. Les enfants et les jeunes doivent toujours pouvoir décider librement de participer ou non, savoir quel est l'objectif de la participation, comprendre le processus et être en mesure de l'infléchir. La participation doit s'inscrire dans un contexte ouvert et un climat de confiance, elle doit être accessible à tous les enfants, en particulier à ceux qui sont souvent exclus, utiliser des méthodes adaptées à ce public et ne comporter aucun risque pour leur sécurité, le respect de leur vie privée ou leur santé. Enfin, les adultes qui encadrent le processus doivent faire preuve de dévouement et d'engagement. Quand on donne la parole aux enfants, il faut prendre cette parole au sérieux et en faire quelque chose.

1 Voir aussi:
- *synthèse en annexe*
- *'Minimum standards for consulting with children', http://images.savethechildren.it/f/download/Policies/st/standard-partecipazione.pdf*

Mais comment traduire ces principes en pratique? Comment parler avec les enfants et les jeunes de leur univers de vie, de la manière dont ils vivent leur réalité quotidienne? Comment leur permettre d'avoir davantage de prise sur leur existence, leur environnement, notre société? Ce guide méthodologique a pour but de proposer des sources d'inspiration et des conseils à tous ceux qui veulent se lancer dans cette aventure et qui se posent ces questions.

Il s'inspire avant tout de l'expérience de dix-sept organisations actives dans toute la Belgique et travaillant pour et avec des personnes vivant dans la pauvreté : parfois uniquement des enfants et des jeunes, mais souvent aussi leurs parents. Ces organisations ont bénéficié d'un soutien de la Fondation Roi Baudouin ou ont collaboré avec UNICEF Belgique pour 'donner la parole aux jeunes qui vivent dans la pauvreté'. Elles ont travaillé avec les jeunes, avec leurs forces et leurs faiblesses, elles ont écouté ce qu'ils jugeaient important et elles les ont aidés à s'ouvrir au monde extérieur. Et chaque fois, cela a fait bouger des choses : auprès des jeunes eux-mêmes, des organisations et des décideurs auxquels ils se sont adressés.

Ces dix-sept projets sont souvent très différents, mais leur diversité est une richesse. Ils collaborent avec des publics variés : des enfants et des adolescents âgés de 3 à 20 ans, d'origine belge ou étrangère, des garçons et des filles, des nouveaux pauvres et d'autres qui connaissent la pauvreté générationnelle, des jeunes ayant un vécu similaire ou au contraire très différent, abordés selon une démarche individuelle ou collective,...

Cette grande diversité de projets et de publics a donné naissance à un large éventail d'exemples dans des contextes très différents. Chaque projet incarne la possibilité et l'espoir d'un changement. La première partie de ce guide est traversée par un fil rouge : les conditions de base qui permettent la participation, la manière, pour une organisation et un accompagnateur, d'aborder ces jeunes, l'engagement et les défis que cela implique. Dans la seconde partie, on trouvera dix-sept interviews qui illustrent autant d'expériences de terrain.

Il ne s'agit pas pour autant d'un 'guide pratique en dix étapes', ni d'un manuel d'instructions, mais plutôt, nous l'espérons, d'une incitation à se mettre réellement à l'écoute des enfants et des jeunes vivant dans la pauvreté. Quels que soient leur profil, leur âge, la situation ou le contexte local, la participation, y compris avec des jeunes vulnérables, est toujours possible et toujours intéressante, à condition qu'elle s'inscrive dans une approche clairement ciblée. Elle est un droit qui leur donne la possibilité de rechercher des solutions aux problèmes qu'ils vivent. Ce n'est pas en les considérant uniquement comme des 'jeunes à problèmes' que l'on contribuera à des changements.

Trop souvent, on n'écoute pas les enfants qui vivent dans la pauvreté. Leur vécu, leurs idées et leurs recommandations revêtent pourtant une importance cruciale et ne peuvent qu'être utiles pour les décideurs à la recherche de solutions. Et aussi, bien entendu, pour les jeunes eux-mêmes. Chaque expérience qui les rend plus forts, le moindre petit pas qui leur donne confiance en eux et leur permet de se sentir acceptés porte les germes d'un avenir meilleur. Personne ne peut dire si cet avenir verra le jour. Mais on ne peut lutter contre la pauvreté que si les enfants et les jeunes ont leur mot à dire. Ce guide se veut une aide pour tous ceux qui souhaitent s'engager dans cette voie.

1. LA PARTICIPATION, UN CHOIX CLAIR

1.1 Définir des objectifs

Donner la parole aux jeunes qui vivent dans la pauvreté exige un travail de réflexion préalable. Pourquoi veut-on les faire participer? Comment s'y prendre, avec quelles méthodes de travail? Jusqu'où est-on prêt à s'engager pour faire réellement quelque chose de la parole des jeunes?
La décision d'impliquer activement les jeunes ne se prend pas à la légère. Il arrive que cette demande émane des jeunes eux-mêmes, ou de leurs parents. Mais la plupart du temps, elle naît des préoccupations de l'équipe d'encadrement. En fin de compte, c'est toujours l'organisation qui décide de faire le pas. Cette décision est précédée d'une longue période d'incubation : une idée latente qui mûrit doucement, la conviction qu'il faut adapter son mode de fonctionnement, des aspirations qui cherchent à se concrétiser, la constatation que les jeunes n'ont aucun endroit où aller, la nécessité de dépasser les simples activités occupationnelles... On en discute, on y réfléchit, on lance des idées, on se forme et on s'informe, on se réunit...
Un long processus est nécessaire pour faire mûrir les esprits, prendre certaines orientations stratégiques, établir des plannings annuels, rechercher des moyens.
Quelques exemples d'objectifs clairs qui ont été définis à l'issue d'un tel processus :

"Nous voulons récolter les récits de vie des jeunes avec un double objectif : envisager avec eux les types d'aide que nous pouvons leur proposer et répercuter leur parole pour sensibiliser des intervenants professionnels." Frédérique Van Leuven, Le Méridien

"Nous voulons faire émerger la parole des jeunes par rapport aux différentes formes de pauvreté auxquelles ils sont confrontés, dans leur vécu personnel ou dans ce qu'ils voient autour d'eux : pauvreté financière mais également sociale et culturelle." Claudine Horge, Cap Sud

"Nous voulons réaliser des émissions d'une heure durant lesquelles le jeune raconte sa vie et répond à toute une série de questions, comme on interviewe des invités 'célèbres'. C'est un exercice d'introspection extrêmement utile et enrichissant, en particulier pour ces jeunes qui ont eu un parcours difficile." Renaud Boulet, Samarcande

"Nous voulons aider des jeunes à réaliser un projet concret dans leur quartier, et développer ainsi leur sens de la solidarité et de la cohésion." Christophe Parthoens, Reliance

"Nous voulons que les jeunes puissent se faire une image plus précise de la réalité de la pauvreté et des dispositifs – plus ou moins efficaces – qui existent. Nous voulons aussi qu'ils puissent confronter leur propre réalité aux témoignages qu'ils recueillent." Giancarlo Paglia, SAS

"Nous voulons que les jeunes puissent exprimer comment ils vivent la pauvreté et l'exclusion. Nous voulons inviter les décideurs locaux à l'occasion de l'inauguration officielle de nos nouveaux locaux." Femke den Hollander, 't Salon

"Nous voulons travailler avec les jeunes sur des thèmes qui touchent à leur vécu. Ils ont souvent des idées et des opinions pertinentes, et nous voulons leur donner une plus grande diffusion." Hilde Linssen, Centrum Kauwenberg

"Nous voulons lancer avec les jeunes un nouveau projet, qui ne se borne pas à répondre à leurs demandes et besoins individuels. Nous voulons entamer un dialogue au sujet de leurs problèmes et soumettre aux décideurs et au conseil de la jeunesse leurs témoignages et leurs souhaits." Sofie Devocht, Recht-Op

"Nous voulons que ces enfants apprennent à mieux gérer leurs émotions, à être moins impulsifs. S'ils y arrivent, ils auront peut-être aussi moins de problèmes à l'école." Lien Van de Ven, VLOS

Tout projet visant à donner la parole aux jeunes exige un engagement clair. Il ne s'agit pas d'une simple curiosité par rapport à ce qu'ils vivent : il s'agit de leur donner l'occasion d'avancer eux-mêmes dans la vie, à partir de ce qu'ils jugent important. Faire ce pas en avant n'est jamais une décision sans conséquences : c'est un engagement qui est pris envers les jeunes.

Pour avoir des chances de réussir, un projet doit bénéficier de l'appui de toute l'organisation. Tous les accompagnateurs disent que leur hiérarchie et leurs collègues leur ont donné la latitude, les moyens et le soutien indispensables pour explorer un chemin incertain. On les a laissés 'faire leur truc', tâtonner, explorer, avec tous les essais et erreurs que cela comporte. Mais ils ont aussi pu trouver une guidance, un feed-back, des possibilités de formation, des idées, des encouragements. On ne leur a jamais mis de bâtons dans les roues. Tout cela est indispensable, car une fois que le choix est fait, il n'est plus possible de faire marche arrière : quand on a décidé de prendre au sérieux la parole des jeunes, on peut difficilement leur dire ensuite que c'était 'simplement pour faire un essai'. Il ne reste plus qu'à s'engager à fond et à long terme. Ce qui exige aussi un engagement clair en termes de temps et de moyens (financiers, humains, organisationnels…).

A quoi voulez-vous arriver? Que voulez-vous faire de la parole des jeunes?

1.2 Impliquez les jeunes

L'objectif du projet doit aussi être clair pour les jeunes. Sans leur engagement, un projet n'est pas viable. L'ambition que l'on se fixe et la démarche choisie peuvent cependant être très différentes.

- En général, l'accent est d'abord mis sur l'implication des jeunes dans le fonctionnement interne de l'organisation : on leur permet par exemple de créer un espace à eux. C'est toujours un processus formateur : les jeunes apprennent à travailler en groupe, à négocier, à s'engager, à se respecter, à s'exprimer… Ils se sentent concernés et prennent davantage conscience de leur cadre de vie.
- La plupart des projets comportent aussi une dimension externe : les jeunes présentent leur production à leur réseau de parents, d'amis et de connaissances, mais aussi à des personnes extérieures à l'organisation (habitants du quartier, travailleurs sociaux,...). Ils apprennent à s'organiser et à se présenter sous un jour positif.
- Ils peuvent aller encore un pas plus loin et tenter d'impulser des changements en menant des actions dans le quartier ou en interpellant des mandataires locaux. Ils font entendre leur voix – éventuellement au travers des médias – pour essayer de changer concrètement certaines choses dans leur quartier, dans la politique de la jeunesse ou dans la société.

La plupart des projets poursuivent plusieurs objectifs – par exemple, en commençant par un travail en interne avant de se tourner vers l'extérieur – qui peuvent avoir un caractère évolutif. On ne peut pas tout faire en même temps. Il s'agit en général d'un processus fait d'expériences positives et de petits succès intermédiaires qui permettent ensuite d'aller plus loin. La tournure que prend ce processus a toujours un caractère un peu imprévisible. Il est d'autant plus important que les accompagnateurs gardent constamment l'objectif à l'esprit et orientent en fonction de celui-ci les activités quotidiennes avec les jeunes.

L'objectif doit être clair pour tous. En particulier pour les jeunes.

2. CONNAÎTRE SON PUBLIC

2.1 Leur identité n'est pas d'être pauvre

Les 'jeunes défavorisés' constituent une catégorie statistique, un concept qui est utilisé dans des notes d'orientation politique et des demandes de subsides, mais ce n'est pas un terme que les jeunes utilisent eux-mêmes pour se définir. *"Les pauvres, ce sont les autres"*, disent-ils : ceux qui vivent dans des pays du tiers monde, ceux qui dorment dans des boîtes en carton. *"Etre pauvre, c'est quand on n'a plus d'espoir".*

'Être pauvre' n'est pas le genre d'étiquette que ces jeunes revendiquent, bien au contraire. Ils ne demandent même rien de mieux que d'être 'comme les autres', d'être 'intégrés'. Leur identité est déterminée par ce qu'ils ressentent, le groupe auquel ils appartiennent, le quartier où ils habitent, leur musique, leur gsm, leur look, leurs codes, leur comportement... Ainsi que leur origine et leurs problèmes : chez eux, à l'école, en rue, dans les services d'aide...

Même si les jeunes disent rarement qu'ils 'vivent dans la pauvreté', ils sont généralement très conscients de ne pas appartenir à la classe moyenne (belge). Ils savent qu'ils ont peu de moyens, qu'ils ne peuvent pas toujours se permettre la même chose que les autres, que leurs parents ont régulièrement du mal à nouer les deux bouts. Ils habitent en général dans un quartier défavorisé, pour lequel ils éprouvent une certaine fierté, même s'ils critiquent volontiers tout ce qui ne va pas. Ils fréquentent souvent une 'école ghetto' ou l'enseignement spécialisé et constatent qu'il y a d'autres écoles qui ne sont 'pas pour eux'.

Beaucoup de ces jeunes se retrouvent entre pairs qui partagent le même sort plutôt qu'entre véritables amis. Ils reconnaissent leurs blessures mutuelles. Comme l'a dit l'un d'eux : *"Nous avons tous un certain passé, souvent avec une situation difficile à la maison et des difficultés à l'école"*. D'autres expriment cette solidarité de manière plus crue : *"On est tous dans la merde", "On n'a pas une vie facile, mais on s'en sort."* Une phrase telle que *"Nous, on vient d'un autre pays"* exprime aussi clairement qu'ils sont conscients des différences avec les autres enfants et jeunes de leur âge. Cela ne signifie pas qu'ils voient forcément leur vie sous un jour négatif : *"On aime les pauvres pour ce qu'ils sont et les riches pour ce qu'ils ont"*, a dit l'un d'eux. Ou encore : *"Elle vient d'une famille riche et elle a tout ce qu'elle veut. Mais elle est pauvre en amis."* Ils peuvent donc se sentir riches à leur manière.

Chaque jeune est avant tout un jeune,
et pas un 'jeune vivant dans la pauvreté'.

2.2 Le contexte détermine leur comportement

Le contexte de pauvreté dans lequel vivent ces jeunes détermine fortement leur comportement. Essayer de s'intégrer dans la société est souvent très stressant : ils doivent se défendre contre le regard négatif du monde extérieur. Leur réaction peut alors être versatile, chaotique, turbulente, physiquement et verbalement agressive, macho – et donc aussi inadéquate, provocante ou menaçante aux yeux du 'citoyen moyen'.

Mais souvent, ce n'est là qu'une façade. La plupart des accompagnateurs expliquent qu'à leur arrivée les jeunes doivent d'abord décompresser : laisser derrière eux leurs frustrations, les harcèlements qu'on leur inflige, les conflits qu'ils traînent derrière eux, l'exclusion qui marque leur vie quotidienne. Avant de pouvoir se sentir chez eux, il faut qu'ils puissent se défaire de ce monde extérieur hostile.

Leur comportement perturbateur ou leurs émotions violentes sont souvent une réaction à la pauvreté ou à l'exclusion. Ces jeunes ne grandissent pas avec le sentiment qu'ils ont leur sort en main, qu'ils ont une prise sur les circonstances qui conditionnent leur existence. Habitués à recevoir des coups, ils sont sur la défensive. Ils se complaisent parfois dans un rôle de victime.

Mais quand ils ne se sentent pas exclus, quand on les écoute, leur attitude peut changer du tout au tout. Ils n'ont pas le même comportement vis-à-vis d'institutions qu'ils ne connaissent pas que lorsqu'ils se sentent à l'aise quelque part ou avec des personnes en qui ils ont confiance. Ils se comportent de manière beaucoup plus violente en groupe que lorsqu'on les prend individuellement. Quand ils connaissent bien quelqu'un et qu'ils se sentent en confiance, une grande partie de leur carapace tombe. Des jeunes réputés pour être agressifs se révèlent tout à coup beaucoup plus paisibles et coopératifs. Des jeunes dont on dit qu'ils se sont repliés sur eux-mêmes se mettent à déballer des tas de choses. Des jeunes en crise se montrent capables de surmonter leurs difficultés.

Dès qu'ils se sentent les bienvenus, ils s'engagent souvent de manière très positive. Ce qui ne signifie pas qu'il soit facile de leur donner ce contexte adéquat et de gagner leur confiance. Ils ont généralement des normes et des valeurs très différentes de celles de leurs éducateurs. Les expériences des dix-sept projets montrent que beaucoup de jeunes manquent de confiance en eux ou se sentent isolés. Leur parcours est chaotique, ils ont accumulé les déceptions et les échecs. Ils savent ce qu'est le doute, la culpabilité et la honte. Ils ont du mal à se concentrer et à maintenir longtemps leur attention. Ils aiment explorer les limites et tester 'jusqu'où ils peuvent aller trop loin'. Entre eux, ils ne sont pas toujours les meilleurs amis du monde et il leur arrive de se chamailler. Ils aiment s'opposer : non seulement à la société et à leurs parents, mais aussi aux éducateurs et aux intervenants sociaux. Quand ils commencent quelque chose, cela ne veut pas dire qu'ils iront jusqu'au bout. Dès qu'ils n'ont plus envie, ils laissent tomber.

Mais une fois qu'on leur fait confiance et qu'ils se sentent valorisés, ils se donnent à fond. Quand ils s'engagent dans une action qui les motive, ils peuvent faire preuve d'une détermination, d'une maturité et d'une force intérieure tout à fait surprenantes. Leur implication est authentique, énergique, intense, inconditionnelle. Ils proposent des idées, ils veulent les développer, ils prennent des responsabilités, ils deviennent plus autonomes. Ils ont parfois des propositions très concrètes pour résoudre des

problèmes très concrets. Le résultat est souvent étonnant, parfois aussi touchant. La confiance qu'on leur donne possède des vertus curatives.

Quand ils se sentent en confiance leur carapace tombe et ils montrent qui ils sont vraiment. Connaissez votre public, c'est le seul moyen de vous adapter à lui.

2.3 Leur engagement dépend également du contexte

En principe, la décision de s'engager ou non dans un projet dépend du jeune lui-même. Aucun projet n'essaye de 'forcer' les jeunes à participer. Cela n'aurait d'ailleurs aucun sens et ce serait contre-productif. Ce qu'il faut, c'est proposer aux jeunes quelque chose qui les motive. Mais les circonstances peuvent les empêcher de participer. Ainsi, jusqu'à un certain âge, ce sont surtout les parents qui décident. Ce n'est qu'à l'adolescence que les jeunes ont la possibilité de faire leurs propres choix. Mais faire des choix est quelque chose qui s'apprend : cela fait aussi partie de leur processus de développement, avec tous ses aléas. Certains obstacles concrets de la vie quotidienne peuvent aussi contrarier leur engagement.

- Ils sont souvent dépendants d'éléments sur lesquels ils n'ont aucune prise. S'ils n'ont pas de moyen de transport pendant les vacances, ils ne peuvent pas venir. S'ils doivent passer une semaine chez leur père et l'autre chez leur mère, ils ne peuvent pas toujours être présents. Si la situation dégénère à la maison, le projet passe au second plan.
- Il y a aussi pas mal d'autres choses importantes dans la vie de n'importe quel adolescent. Quand il faut choisir entre un(e) petit(e) ami(e) et un projet...
- Tout groupe exerce une certaine pression. Les décisions sont souvent prises par des leaders informels. S'ils s'engagent, ils entraînent tout le groupe à leur suite. Mais parfois, c'est l'inverse.

La décision de s'engager ne va jamais de soi. Comment faire un choix pour quelque chose que l'on ne connaît pas? Si l'équipe d'encadrement ne parvient pas à expliquer clairement quel est l'objectif, comment les jeunes pourraient-ils le savoir eux-mêmes? Tout nouveau projet traverse une phase de développement qui est parfois difficile, avec des déceptions et des échecs. Ce qui est souvent nouveau pour les accompagnateurs, l'est a fortiori pour les jeunes. Une fois qu'un projet s'installe dans la durée, il est plus facile d'expliquer en quoi il consiste. Le bouche à oreille fait alors aussi son office.

Les jeunes décident eux-mêmes de s'engager. Mais les circonstances peuvent aussi intervenir.

3. IL EST RARE QUE LES JEUNES PARLENT OUVERTEMENT DE LA PAUVRETÉ

Les jeunes sont des jeunes avant d'être des 'pauvres'. Eux-mêmes n'utilisent pas le terme de pauvreté. Il ne sert donc à rien de vouloir les approcher sous cet angle-là. Il faut plutôt partir de ce qu'ils sont, de ce qu'ils aiment et savent faire, de la manière dont ils voient leur vie et leur avenir.

3.1 'Une bonne discussion autour de la table' ne donne rien

Tous les jeunes ne comprennent ou n'admettent pas qu'ils vivent dans la pauvreté. C'est tout particulièrement le cas des jeunes enfants : quand ils se comparent à d'autres, ils trouvent leur vie 'normale'. Il leur paraît donc assez curieux qu'on cherche à les faire parler de leur pauvreté. En revanche, d'autres jeunes ont tout à fait conscience des conditions difficiles dans lesquelles ils grandissent, mais ils refusent qu'on leur colle l'étiquette de 'pauvres'. *"Nos parents sont pauvres, mais pas nous"*, disent-ils. Le risque de stigmatisation est beaucoup trop grand pour eux.

"Il y a des jeunes qui se plaignent tout le temps parce qu'ils n'ont pas l'argent pour acheter le dernier gsm à 500 euros, tandis que d'autres vivent réellement dans la pauvreté et n'en parlent jamais." Nicole Raskin, CLAJ

"J'ai un toit pour dormir, une chouette sœur, j'aime bien ma maman, j'ai de beaux habits, un chien et un gsm. On ne va jamais en vacances, mais ce n'est pas très grave. On fait des excursions." Un jeune, De Kring

"Les faire parler directement de la pauvreté, ça ne marche pas. Nous avons donc opté pour une approche indirecte, en abordant le thème de l'hyperconsommation. Qu'est-ce qui pousse à s'endetter pour acheter le dernier gsm à la mode, avec des gadgets inutiles? Est-il normal qu'une famille doive se priver de choses élémentaires parce que les enfants ont des factures de gsm de 300 euros par mois?" Claudine Horge, Cap Sud

"Une des filles a fait un exposé en classe sur la pauvreté, mais sans jamais parler d'elle-même. Une autre était très fâchée parce qu'un journal avait cité sa mère dans un article sur la pauvreté : elle craignait que ça se sache à l'école. Et quand nous sommes allés à l'école pour parler de la pauvreté, une des filles qui viennent ici nous a clairement dit que nous devions faire comme si nous ne la connaissions pas." Hilde Linssen, Kauwenberg

Une discussion franche et ouverte sur 'la manière dont ils vivent la pauvreté' ne donne donc rien. La pauvreté n'est pas un sujet dont on débat autour d'une table. Il en va de même pour des variantes telles qu'un brainstorming, une enquête structurée ou une interview faite par quelqu'un qu'ils ne connaissent pas. Quand quelque chose leur semble trop peu naturel, les jeunes se referment sur eux-mêmes. Ou alors, ils renvoient une image faussée. En groupe, ils peuvent se livrer à une surenchère : si l'un dit que, chez lui, il y a une télé ou une PlayStation dans chaque chambre, le suivant affirme qu'il a une piscine dans son jardin et le troisième parle de deux piscines... Ces récits ne reflètent pas leur réalité quotidienne, mais leurs rêves et leur vision idéale du monde : avoir une voiture, une villa et un bateau, aller en vacances dans un hôtel cinq étoiles. Plus leur situation familiale est problématique, plus ils ont tendance à en remettre une couche. Du reste, ce n'est pas parce que quelqu'un possède un ordinateur portable ou une console Wii qu'il n'est pas pauvre. Les habits de marque constituent d'ailleurs un excellent moyen pour cacher la pauvreté.

Embellir la réalité, c'est aussi quelque chose qui fait partie de leur univers de vie. Les jeunes ont de bonnes raisons pour le faire : ils le font souvent par loyauté envers leurs parents, pour donner une image positive d'eux-mêmes ou encore parce qu'il leur semble plus sûr de donner certaines réponses 'attendues' que de dire la vérité. Car celle-ci peut comporter des risques : le risque d'être placé, par exemple, s'il y a trop de problèmes à la maison. L'accompagnateur ou l'enseignant doit donc apprendre à décoder ces 'mensonges', ce qui n'est pas toujours facile, et à y voir avant tout un mode de survie. Les jeunes sont bien placés pour savoir qu'au bout du compte, c'est l'adulte qui prend la décision.

La pauvreté est un thème qu'il faut aborder de manière indirecte, par la tangente.

3.2 Leurs propos sont très révélateurs de leur vécu

Si les jeunes n'aiment pas beaucoup se livrer dans un cadre formel, cela ne signifie pas pour autant qu'ils refusent de parler de leur univers de vie. Mais ils le font souvent à des moments informels : dans l'espace de rencontre, au beau milieu d'une activité, juste avant ou juste après celle-ci, au comptoir, quand ils ont un problème sur l'estomac et qu'ils veulent se confier à quelqu'un... Ils parlent de leur situation familiale (logement, santé, argent), de leur vie sentimentale, de ce qu'ils vivent à l'école ou dans le quartier, de leur avenir… Ce sont souvent des propos peu structurés, qu'ils livrent parfois à brûle-pourpoint, mais qui sont extrêmement révélateurs.

Le thème sous-jacent et récurrent n'est pas la pauvreté, mais le sentiment de ne pas être intégré : ils se sentent exclus ou marginalisés, ils n'ont pas d'amis, ils subissent des insultes racistes, ils ont l'impression de n'être nulle part les bienvenus. Où qu'ils aillent, ils constituent 'le problème'. L'exclusion est le sentiment qui prédomine chez eux, davantage que la pauvreté.

Ils n'en parlent qu'à des personnes en qui ils ont confiance : leurs pairs ou des accompagnateurs qu'ils connaissent bien. Pour l'équipe d'encadrement, ces contacts individuels valent de l'or. Ils constituent la base de leur lien de confiance avec les jeunes. Et au travers de ce que disent ceux-ci, l'accompagnateur peut repérer des thèmes sur lesquels il pourra rebondir. Bien sûr, les jeunes sont très différents : l'un se montre plus ouvert que l'autre, certains refusent de s'exprimer parce que ce n'est pas dans leur

caractère, qu'ils n'en voient pas l'intérêt ou qu'ils craignent que leurs propos se retournent contre eux. Mais quand on gagne leur confiance, ils peuvent se livrer totalement.

Ce qui prédomine chez eux, c'est un sentiment d'exclusion.

3.3 Leurs récits sont toujours un reflet de leur parcours de vie

Sans aborder de but en blanc le thème de la pauvreté, la plupart des projets ont recherché des moyens pour dépasser le stade du simple 'témoignage personnel confié à l'improviste'. Comment aller plus loin dans l'univers de vie et le passé de ces jeunes?

Un contexte adapté, clair et bien structuré a souvent permis de les faire parler.

- Dans la 'babbelbox' (ou 'boîte à causette') les jeunes, quand ils en ont envie, peuvent s'adresser à la caméra pour parler d'eux-mêmes, de l'association, de leur vie. Cela a donné naissance à une sorte de journal permanent fait de récits et de témoignages spontanés. Un montage de ces récits donne une superbe image de 'la vie telle qu'elle est' pour des jeunes en situation de pauvreté. *(voir aussi : interview De Kring, 't Lampeke, Kauwenberg)*
- La réalisation d'un collage ou d'une bande dessinée pour raconter qui on est et ce qu'on vit a donné des résultats contrastés. Lorsque ce projet a pu s'intégrer dans un processus collectif, par exemple pour apprendre à mieux se connaître dans la phase de constitution du groupe, les jeunes ont réagi avec enthousiasme. Cela a moins été le cas lorsqu'ils ont eu l'impression que la proposition venait de l'extérieur.
- Les émissions radio de Samarcande ou les témoignages du Méridien sont entièrement centrés sur le vécu du jeune. Le principe de base est que ce sont les jeunes eux-mêmes qui décident de ce qu'ils veulent dire. C'est leur histoire à eux, dans un contexte de libre expression. Ils décident s'ils veulent s'exprimer, ce qu'ils veulent dire et si leur témoignage doit ou non être diffusé à l'extérieur. Ce sont de véritables tranches de vie. *(voir aussi : interview Samarcande, Le Méridien)*
- Des jeunes ont été invités à se glisser dans la peau d'un journaliste ou d'un enquêteur pour réaliser un reportage sur des thèmes comme l'hyperconsommation, la pauvreté et l'exclusion ou la sexualité des jeunes. Cela les oblige à réfléchir au sujet, à rassembler des informations, à rédiger un questionnaire, à se concerter sur la méthode à suivre... Ils mènent eux-mêmes l'enquête, recherchent des personnes à interviewer, y compris dans la rue, ou réalisent une exposition. En tant que journalistes, ils adoptent une démarche 'objective' (Qu'est-ce qu'un CPAS? Quelle est la cause du surendettement?), mais qui les amène bien sûr aussi à parler d'eux-mêmes, à réfléchir et parfois à débattre de leurs conditions de vie. *(voir aussi : interview CLAJ, Cap Sud, SAS)*

Ces différents moyens permettent peu à peu d'introduire aussi le thème de la pauvreté. L'attitude et la vision des jeunes évoluent, leur position devient plus nuancée, ils parviennent à mieux se situer sur l'échelle sociale. En prenant conscience de leur situation, ils changent leur regard sur eux-mêmes et ils acquièrent davantage de prise sur leur propre existence.

Les échanges leur permettent de prendre davantage conscience de leur propre situation.

4. PAR OÙ COMMENCER?

4.1 Mettez-les en confiance

Le monde est dur pour les jeunes en situation de pauvreté. Ils doivent se battre pour subsister. Ils se font rejeter un peu partout : ils se retrouvent en décrochage scolaire, ils ont du mal à s'intégrer dans les mouvements de jeunesse ou les organisations traditionnelles pour les enfants. Ce n'est pas leur univers et, quand ils essayent, ils tiennent rarement le coup.

Ils ont donc besoin d'un lieu bien à eux, où on ne les juge pas toujours négativement, où ils peuvent être eux-mêmes. Pour beaucoup d'organisations, le premier objectif consiste à créer un endroit comme celui-là. Mais cela ne va pas toujours tout seul : ce n'est pas parce qu'on veut proposer un lieu de rencontre à des jeunes exclus qu'ils sont nécessairement prêts à entrer dans un tel scénario.

> *"Ce ne sont pas des jeunes à problèmes, mais des jeunes qui ont besoin d'une attention particulière." Moo Laforce, Leren Ondernemen*

Le lancement d'un nouveau projet, d'un nouveau groupe s'accompagne souvent d'incertitudes, voire de conflits sur l'objectif précis qui est poursuivi. Il s'agit généralement de lieux auxquels les jeunes ont librement accès durant leur temps libre. Du point de vue du jeune, il s'agit d'un choix sans engagement : personne ne l'oblige à y aller. S'il le fait, c'est parce qu'il aime ça, pour se détendre, pour être en groupe, pour faire des activités amusantes ou intéressantes. Pour la plupart des organisations, c'est aussi une base indispensable pour pouvoir bâtir quelque chose. Si les jeunes ne se sentent pas à l'aise, le reste ne suivra pas.

Peu importe l'aspect concret de ce lieu. Ce qui compte, c'est que ce soit leur endroit à eux, un cadre familier où ils se sentent les bienvenus. Il peut s'agir d'une maison de jeunes, d'un simple local mis à leur disposition, d'un studio de radio, d'une petite place dans un quartier. S'il s'agit d'un local, leur donner la possibilité de l'aménager ensemble est déjà un pas dans la bonne direction.

Ils ont besoin d'un endroit à eux.

4.2 Gagnez leur confiance

Sans confiance, on n'arrive nulle part. Mais on ne peut pas imposer la confiance, on ne peut que la proposer. Et surtout, ne pas la trahir. Les jeunes sont extrêmement sensibles à cela. Combien de fois dans leur vie ne les a-t-on pas trompés, combien de fois n'ont-ils pas été déçus, blessés ou ignorés? Sur combien de personnes ont-ils pu vraiment compter? Les adultes auxquels ils peuvent faire confiance sont des points d'ancrage dans leur existence.

L'équipe d'encadrement doit nouer des liens avec les jeunes et croire en eux. Les jeunes testent cette confiance. Que va-t-on faire de leur parole? Est-ce que vous respectez vos engagements? Que se passe-t-il s'ils font quelque chose avec quoi vous n'êtes pas d'accord? Les règles sont-elles claires, où est la limite? Quelle est votre attitude par rapport au secret professionnel, à la déontologie et au respect de leur vie privée?

Bien entendu, établir un lien de confiance ne revient pas à être d'accord avec tout ce qu'ils font ou éviter de les contredire. C'est souvent un équilibre délicat. Une discussion franche et ouverte comporte toujours le risque qu'ils se replient sur eux-mêmes. Mais quand la confiance s'instaure, ils montrent souvent un autre visage. Ils ont moins tendance à vous tester, il est plus facile de discuter de tout et de rien, mais aussi d'avoir une conversation approfondie, ils se montrent plus coopératifs.

"En tant qu'éducateur, on veut toujours entendre ce qu'ils ont à dire, même s'ils ne racontent que leur vision des choses. Il s'agit plus de leur ressenti que de faits ou de vérités. Et même si beaucoup de jeunes continuent à faire de la résistance, une certaine confiance s'est établie et ils parlent davantage. C'est un exercice permanent à la frontière entre méfiance et confiance. En tout cas, certains jeunes ont évolué et respectent mieux les limites. Toute évolution positive fait plaisir à voir." Thomas Peeters, 't Lampeke

Aussi différents que soient les projets, la confiance est toujours primordiale. Un atelier artistique qui permet aux jeunes de donner libre cours à leur créativité n'est pas la même chose qu'une interview radio dans laquelle ils racontent leur parcours de vie. Monter ensemble un spectacle de cirque ne peut pas être comparé avec une discussion entre des enfants de malades mentaux. Une école de devoirs où on apprend à parler de ses sentiments est très différente d'une action menée dans le quartier. Mais chaque fois, tout est une question de confiance : pour se montrer dans toute sa fragilité, pour témoigner, pour monter sur scène. Une confiance qu'il faut d'abord recevoir, mais aussi donner aux accompagnateurs. Même lorsqu'il y a un intervenant externe – un intervieweur, un artiste, un coach – le projet est avant tout porté par l'animateur ou l'éducateur qui est là au quotidien. Il doit bénéficier de la confiance des jeunes pour que les intervenants externes puissent s'intégrer.

Soyez dignes de leur confiance.

4.3 Recherchez la bonne porte d'entrée

Pour réussir, un projet doit se greffer sur ce qui préoccupe vraiment les jeunes. Ce qui n'est pas la même chose que 'faire ce qu'ils demandent'. Leurs propositions se limitent souvent à ce qu'ils connaissent déjà : aller au cinéma ou à la plaine de jeux, 'glander' dans la rue, s'amuser, jouer à des jeux informatiques, organiser un tournoi de foot ou une petite fête... Susciter leur intérêt et même leur enthousiasme pour quelque chose qu'ils ne connaissent pas n'est pas chose aisée. Ce ne sont jamais les jeunes eux-mêmes qui proposent de passer d'une simple consommation d'activités à un projet à réaliser eux-mêmes. Mais il ne sert à rien non plus de vouloir leur imposer cela : plus on veut quelque chose, moins il y a de chances que cela marche. Il faut d'abord trouver la bonne porte d'entrée.

Le changement implique toujours l'incertitude. Qu'attend-on de moi? Quel est l'objectif? Pourquoi est-ce nécessaire? Qu'est-ce que cela va donner?

- Lorsqu'il y a déjà une tradition d'organisation d'activités, le projet est simplement présenté comme une nouvelle activité: l'occasion de faire autre chose, une variante par rapport à ce qu'ils connaissent. La plupart des organisations ont d'ailleurs l'habitude de discuter du programme avec les enfants ou les jeunes et de vérifier si cela suscite leur intérêt. Si le projet est nouveau, il s'agit alors de voir quelles sont les réactions et d'y réagir avec souplesse. *(Leren Ondernemen, Kids-Noord)*
- Le projet est parfois présenté sous la forme d'un appel à candidatures: la structure et l'objectif sont clairement exposés et on propose à ceux qui sont intéressés de s'inscrire et de participer. *(D'Broej, Reliance, VLOS, Samarcande,…)*
- Les animateurs expliquent parfois aux enfants ou aux jeunes qu'ils veulent mieux connaître leur vécu afin de pouvoir mieux répondre à leurs besoins. (Convergences, De Kring, Le Méridien)
- Les activités créatives constituent souvent une bonne porte d'entrée. Les jeunes peuvent faire des choses qui leur plaisent sans devoir toujours parler de 'leurs problèmes'. Ils travaillent avec leurs mains, choisissent ce qu'ils veulent faire et créent des œuvres qui peuvent être très réussies. Cela leur permet en outre d'exprimer beaucoup de choses, même si cela ne passe pas par des mots. *(Leren Ondernemen, Convergences)*
- Réaliser une vidéo ou un dvd est un défi attrayant, tant par sa dimension technique qu'artistique. Mais de telles productions exigent un engagement non négligeable : les jeunes doivent apprendre à utiliser la technique, être régulièrement présents, réfléchir au contenu et au scénario, réaliser les prises de vue et le montage… Au bout du compte, cela donne toujours une superbe image de leur vécu. *('t Lampeke, De Kring, CLAJ,…)*
- Certains projets cherchent à répondre à la question 'que voulons-nous?' avec les jeunes eux-mêmes et leur donnent la parole dès le stade de la conception du projet : c'est avec eux qu'ils tentent des expériences, qu'ils recherchent des points de convergence et qu'ils lancent des ballons d'essai. Pour les jeunes aussi, c'est donc un processus de recherche au résultat aléatoire, ce qui ne va pas toujours sans difficultés, mais qui n'est certainement pas contre-productif : cette recherche fait partie intégrante du processus. *('t Salon, Recht-Op, 't Lampeke, Kauwenberg, Cap Sud,…)*

Partez de ce qu'ils aiment faire. Et ajoutez-y des éléments à vous.

5. IL N'Y A PAS DE MÉTHODE TOUTE FAITE

Aucun guide méthodologique n'est une garantie de succès. Les méthodes sont des outils, mais n'ont pas de valeur en soi : elles ne marchent que si elles rencontrent l'assentiment des jeunes. Donner la parole aux jeunes, c'est avant tout un engagement dans la durée.

5.1 Pas de parole sans écoute

Ce que veulent beaucoup de jeunes, c'est que quelqu'un les prenne au sérieux : pouvoir raconter à quelqu'un ce qui les préoccupe vraiment, se sentir écoutés. Celui qui écoute donne d'ailleurs déjà le bon exemple : les jeunes en situation d'exclusion sont souvent accoutumés à d'autres formes de communication, comme les injures, la fuite, le mutisme ou la violence physique. Savoir que quelqu'un les écoute peut les inciter à s'ouvrir davantage aux autres.

- Soyez ouvert à leur langue. Elle est parfois confuse, souvent rude et directe. Mais c'est leur langue à eux.

"Parfois, j'ai l'impression qu'ils sont constamment en train de s'insulter, de manière très agressive. 'Ta mère est une pute' a lancé un jour un jeune à son propre frère… Mais apparemment, ils trouvent ça normal." Gert Baetens, Kids-Noord

"Ils étaient entièrement libres d'imaginer eux-mêmes le scénario du clip et d'écrire le texte de leur morceau de rap. Nous respectons ce qu'ils disent, même si leurs mots peuvent parfois nous choquer. Il faut être honnête avec eux, ce sont les règles du jeu." Nicole Raskin, CLAJ

- Soyez ouvert à leur vécu. Ce qu'ils disent reflète leur vision du monde.

"Ce sont souvent des durs. Mais quand on les connaît de plus près, on s'aperçoit qu'ils ont aussi d'autres centres d'intérêt, parfois surprenants : cuisiner, danser, s'occuper d'animaux domestiques… " Thomas Peeters, 't Lampeke

"Z. a dit qu'il était allé jouer chez un ami. Nous lui avons dit : 'Amène-le ici', à quoi il a répondu : 'C'est difficile. Je ne sais pas très bien à qui je dois demander, il a tellement de mamans et de papas." Moo Laforce, Leren Ondernemen

"Ils n'arrêtent pas de nous parler de leur vie sentimentale : on sort ensemble et on se sépare, il y a des disputes et de la jalousie… Les hormones s'emballent, à cet âge-là." Sofie Devocht, Recht-Op

"Chez eux, ils ne font jamais leurs devoirs : ils n'ont pas de matériel, pas d'endroit calme pour ça, pas d'encouragements. Un gosse a ainsi été puni parce qu'il n'avait pas recouvert ses cahiers. Alors que les parents ne savent tout simplement pas ce que c'est – à supposer qu'ils y attachent de l'importance." Lien Van de Ven, VLOS

- Soyez ouvert à leurs problèmes. Ce qui ne signifie pas que vous deviez les résoudre sur-le-champ : ils n'attendent pas cela de vous.

"Quand on remet sa carte de pointage, il faut attendre trop longtemps avant de toucher son argent. C'est comme s'ils voulaient nous punir en nous payant en retard. Mais nous, on ne peut pas s'en sortir deux semaines sans ce fric!" Un jeune, 't Salon

"On vous met dans l'enseignement spécial à cause de votre comportement, et pas à cause de vos capacités. Même si on n'a plus aucun problème de comportement, on n'en sort plus jamais." Un jeune, 17 ans

"J'aimerais tellement pouvoir tout recommencer et être vraiment gentille." Une fille, 10 ans

"C'est fascinant de voir à quel point la pauvreté imprègne toute leur vie tout en étant absolument invisible. Quand on n'est pas vraiment en contact avec ces jeunes, c'est une réalité qui vous échappe tout à fait." Thomas Peeters, 't Lampeke

"Je me dispute facilement à l'école, et après je m'en veux terriblement, mais je ne peux rien y faire." Une jeune fille, Kauwenberg

- Ils sont des experts de leur propre existence. Leurs témoignages sont riches en enseignements.

"Pendant toute notre enfance, on a accompagné ma mère à la consultation. Le psychiatre venait la chercher à la salle d'attente, puis il la ramenait. Il ne nous a jamais dit ni bonjour ni au revoir. Il ne nous a jamais rien expliqué. On devait aller acheter pour ma mère des médicaments qui ne lui servaient à rien. Lui, il ne voyait pas ses crises à la maison, mais il ne nous demandait jamais de lui raconter ce qui se passait." Un jeune, Le Méridien

"Avant, ma vie était simple." Une jeune fille qui regarde des photos de famille, 15 ans

"Dans une commune, les jeunes ont fait une enquête pour savoir quel était le meilleur endroit pour aménager une plaine de jeux. Ils ont apporté des éléments d'information inconnus du bourgmestre, qui en a pris note et qui a reconnu que, dans certains quartiers, les jeunes avaient une meilleure connaissance de la réalité du terrain que lui." Christophe Parthoens, Reliance

"Deux jeunes de 17 ans ont raconté ce qu'ils ont vécu dans une maison de jeunes. Ils ont résumé cela en disant 'C'est manger ou être mangé'." Hilde Linssen, Kauwenberg

Leurs récits sont un reflet de ce qu'ils vivent.

5.2 Ils aiment faire quelque chose ensemble

Ce qui accroche les jeunes, ce sont les activités. Il s'agit de 'faire des choses ensemble' plutôt que de 's'attaquer à leurs problèmes'. Certains jeunes disent même explicitement qu'ils ne viendraient pas si tout tournait toujours autour de leurs problèmes. Ces activités collectives doivent être attrayantes, faire appel à leurs capacités, les amener à relever un défi ou encore leur permettre d'apprendre des choses nouvelles : un reportage photo, un film, un jeu ou une technique. Ils apprennent aussi à vaincre leur résistance face à l'inconnu : ce qui est neuf peut aussi être amusant. Une fois qu'on a suscité leur enthousiasme, il est aussi possible de leur faire exprimer leur vécu et leurs expériences.

L'éventail des activités dans les différents projets est très large :

- excursions, découvertes du quartier, visites, recherches sur le terrain…
- bricolage, dessin, couture, rap, action painting, montage d'installations, collages, scrapbook, graffiti, autoportrait…
- interviews, mur des lamentations, débat après un film…
- reportages, émissions radio, photos, clip vidéo, dvd, informatique, site internet…
- cuisiner, manger, faire la fête ensemble…
- sport, jeu, parcours urbain, danse, théâtre, musique, cirque…
- actions dans le quartier
- aménagement de locaux, organisation d'une exposition, mise sur pied d'un spectacle.

Tous ces exemples, et d'autres, sont évoqués plus en détail dans les interviews de la partie 2.

Un autre élément récurrent est que la 'méthodologie' consiste justement à ne pas vouloir trop s'occuper de méthodologie, mais bien à suivre un processus avec les jeunes. Certaines méthodes peuvent très bien fonctionner dans un groupe et pas dans l'autre (un collage sur son vécu, un brainstorming sur 'comment changer le monde?', une exploration photographique du quartier...). C'est moins la méthode en elle-même qui fait la différence que la façon dont elle est gérée dans le groupe : comment est-elle introduite, l'idée vient-elle des jeunes, comment enthousiasmer sans imposer, est-ce que cela tombe ou non à un bon moment dans la vie du groupe, y a-t-il déjà une tradition de faire régulièrement des activités ou d'introduire de nouveaux projets, les jeunes sont-ils ouverts à cela, le groupe est-il mûr pour cela, quelle place laisse-t-on à la discussion et à la réorientation du projet?

Il existe des méthodologies bien définies (voir aussi les interviews D'Broej, VLOS, Reliance-EPTO), mais c'est surtout la manière de les appliquer qui fait que quelque chose réussit ou non. Ce ne sont pas des plats tout préparés, mais des recettes dont on peut s'inspirer. C'est un processus permanent : imaginer, proposer, expérimenter, varier, explorer des chemins de traverse et réessayer.

Une méthodologie est un outil. Ce qui compte, c'est la manière de l'appliquer.

5.3 C'est surtout le processus qui est important

L'enjeu, c'est de permettre aux jeunes d'élargir leur vision et leur perception : d'eux-mêmes, de leur parcours de vie, du monde qui les entoure. C'est de leur apprendre à mieux collaborer, à développer d'autres attitudes, à prendre davantage confiance en eux, à trouver une certaine sérénité, à réfléchir sur eux-mêmes. De leur faire découvrir que changer, cela peut être bien.

Au cours des activités, il y a toujours des choses qui bougent. C'est un processus permanent d'interaction : faire de petits pas, réfléchir un moment ensemble, voir les choses autrement, se disputer, relever de petits et de grands défis, expérimenter, jeter un regard en arrière, se demander comment continuer... Les accompagnateurs sont là pour apporter des propositions, des conseils, des options, des critiques, des limites, des coups de pouce, des corrections, de nouvelles pistes, des défis, des filets de sécurité…

Tout le projet est bien sûr axé sur un produit ou un résultat final. Mais celui-ci est moins important que le chemin qui y conduit : les préparatifs, la dynamique de groupe, l'implication. Le processus passe avant le produit fini : comment les jeunes se sentent-ils? Sont-ils d'accord avec l'évolution du projet? Y a-t-il des choses à rectifier? Si le processus se déroule bien, le reste vient généralement tout seul.

La qualité du processus détermine la valeur du produit final.

6. CHAQUE GROUPE EST DIFFÉRENT

Les dix-sept projets poursuivaient un objectif général identique: donner la parole à des enfants et à des jeunes en situation de pauvreté. Cependant, la composition des groupes était très différente.

6.1 Le groupe ne doit pas être trop grand

Certains projets adoptent une approche individuelle (Samarcande, Le Méridien) ou en petits groupes de deux ou trois (ROMA-wijze, Kauwenberg). Dans d'autres cas, les groupes comptent entre une demi-douzaine et une dizaine de membres (Kids Noord, SAS, D'Broej, Point Jaune, Convergences, De Kring, Reliance, CLAJ, Recht-Op, Leren Ondernemen), voire un peu plus (Cap Sud, 't Salon, 't Lampeke, kinderwerking Kauwenberg). Mais on ne peut pas vraiment mener un tel travail dans un très grand groupe. Les grands groupes se subdivisent spontanément en plus petits groupes ou gravitent autour d'un noyau central. Avec de petits groupes, le projet est plus intensif, on en conserve la maîtrise, on peut mener un travail plus individualisé et plus approfondi avec les enfants et les jeunes.

La plupart des projets fonctionnent avec au moins deux animateurs, éducateurs ou accompagnateurs, dont l'un peut donc toujours faire face à des circonstances imprévues. C'est indispensable, en particulier pour les groupes plus grands : on ne peut pas toujours tout avoir à l'œil, il y a souvent des sous-groupes qui se forment, c'est plus sûr à deux, il est plus facile d'initier de nouvelles choses ou de se concerter. Beaucoup de projets font aussi appel à des stagiaires et à des bénévoles. Souvent, la proportion est de un accompagnateur pour deux à trois jeunes.

Donnez à chaque jeune la place et l'attention qu'il mérite.

6.2 Le groupe doit être suffisamment solide

La plupart des projets partent d'un fonctionnement existant et recrutent des jeunes qui souhaitent participer. Il arrive aussi que le groupe soit nouveau : parce le public s'est renouvelé, parce que le projet lui-même est nouveau, parce que l'organisation se trouve dans un creux et que le projet représente un nouveau départ. Des contacts avec les familles peuvent renforcer l'application des enfants et des jeunes.

Les participants au projet constituent souvent une 'élite' par rapport au public visé. Entendons par là qu'il s'agit de jeunes qui, tout en faisant

partie de la catégorie des jeunes 'difficiles et instables', ont un certain potentiel, une maturité et une structure (par exemple, une situation familiale relativement stable). Ce sont généralement des figures fortes, des leaders informels, des jeunes qui sont marqués par leur origine et leur éducation, mais qui ont aussi pas mal de ressources. Si cette catégorie de jeunes se retrouve spontanément dans un grand nombre de projets, certains initiateurs vont jusqu'à la cibler explicitement afin de faire jouer à ces jeunes un rôle moteur par rapport à leur groupe de pairs. (Reliance, D'Broej, Le Méridien)

Cependant, beaucoup de projets se soucient aussi de ne pas perdre le contact avec les plus faibles. On recrute de nouveaux arrivants, on ne tolère pas les harcèlements, on va rechercher ceux qui ont décroché. Plus le groupe de jeunes est 'fragilisé' (agressif, marginal, en rupture), plus le défi est difficile à relever et plus le risque d'échec et de déception est grand pour les participants. C'est une situation qu'il faut certainement éviter : mieux vaut encore ne rien faire que les entraîner dans une mauvaise expérience et renforcer ainsi une spirale négative.

Veillez aussi à entraîner et soutenir les plus faibles.

6.3 La diversité va de soi

Dans presque tous les projets, les groupes sont mixtes. Lorsqu'il y a un déséquilibre dans le rapport garçons-filles, l'équipe d'encadrement cherche à y remédier. Le fait que l'équipe soit elle-même mixte est un plus : les jeunes ne se confient pas toujours de la même manière à quelqu'un de l'autre sexe.

Au niveau de l'âge aussi, on observe une grande diversité. Le fait que certains aient quelques années de plus ou de moins n'empêche généralement pas le bon fonctionnement du projet. Selon plusieurs animateurs, c'est même un enrichissement. Bien entendu, les méthodes sont adaptées à l'âge des participants : avec de jeunes enfants, le dessin ou le bricolage conviennent mieux que le débat.

La dynamique de groupe est toujours importante pour les jeunes. Les jeunes d'origine nord-africaine ou les enfants du quart-monde recherchent plus facilement le contact entre eux qu'avec d'autres. Mais ces groupes sont en général ouverts à des jeunes d'origine diverse, même s'il y a des projets qui s'adressent à un public spécifique (p. ex. les enfants roms, les enfants de patients psychiatriques).

Tout le monde est le bienvenu, quels que soient le genre, l'origine ou les capacités.

6.4 Une présence fluctuante

L'engagement qui est attendu de la part des jeunes n'est pas géré partout de la même manière. Cela va de 'si tu choisis de participer, tu dois venir' à 'on verra bien chaque fois qui a envie de venir ou non'. Bon nombre de projets fonctionnent avec un noyau plus ou moins fixe, autour duquel gravitent souvent des jeunes qui participent quand ça les arrange. Certains considèrent qu'un groupe régulier est une condition pour pouvoir progresser pas à pas. Pour d'autres, les fluctuations dans la composition du groupe sont un enrichissement parce qu'elles génèrent de nouvelles impulsions. D'autres encore fonctionnent avec un système de moments d'entrée et de sortie. Faire preuve de flexibilité par rapport à

ce qui est souvent considéré comme une faiblesse ('on ne sait jamais à l'avance s'ils vont venir et s'ils voudront participer') peut constituer une force du projet.
Si la participation aux projets est toujours volontaire, elle n'est pas pour autant 'à la carte'. Les animateurs souhaitent bien entendu que les jeunes participent, mais ils veulent aussi les laisser libres de leur choix. C'est un exercice d'équilibre permanent entre imposer des conditions et se montrer souple.

Tout le monde ne peut pas toujours venir. Tenez en compte.

7. ENTRE STRUCTURE ET FLEXIBILITÉ

L'équipe d'encadrement crée un cadre que les jeunes peuvent remplir. Ce cadre doit être clair et cohérent. Mais il faut savoir l'adapter avec souplesse.

> *"Il faut d'abord les avoir bien en main. Ils doivent apprendre à vous connaître et à se connaître entre eux. Il faut un minimum de calme et de structure : on ne peut pas mener un projet dans le chaos." Lien Van de Ven, VLOS*

7.1 L'importance d'une bonne préparation

L'encadrement est essentiel. L'équipe propose la structure, donne des idées, des impulsions et des exemples, interpelle les jeunes, se charge de la préparation, du matériel, des locaux, de l'organisation pratique, des règles à respecter… Chaque détail compte. Les questions doivent être bien formulées. Les missions à remplir doivent être simples. Les petits et les grands objectifs doivent être clairs. Une fois qu'on a un plan bien élaboré, on peut ensuite s'en écarter et faire preuve de souplesse. Ces deux choses sont indispensables.
Quand on se lance dans un projet, on a souvent de grandes ambitions. Dans leur enthousiasme, les jeunes peuvent parfois confondre vitesse et précipitation. Les animateurs inexpérimentés aussi. Évitez de susciter des attentes irréalistes. On ne peut pas faire tout ce dont on rêve. Et on ne sait jamais à l'avance ce que sera la réaction du monde extérieur.

Ne laissez rien au hasard. Cela vous permettra de mieux réagir à l'imprévu.

7.2 Jouez la carte de la qualité

Tout aussi importante est la qualité de la réalisation. Une émission radio doit pouvoir être diffusée. Une œuvre d'art doit pouvoir figurer dans un musée. Qui dit exposition, dit vernissage. Les photos doivent accrocher le regard. Un clip vidéo doit être mis sur internet. Les animateurs qui ont des compétences dans ces domaines peuvent déjà faire pas mal de choses intéressantes avec des appareils photos numériques ou des caméscopes.

Mais bon nombre de projets vont un pas plus loin et font appel à des professionnels : un chanteur qui aide à composer un morceau, un artiste qui apporte de l'inspiration et des techniques pour réaliser une

installation, un photographe qui dispose d'un matériel professionnel, d'un studio d'enregistrement et de montage, des artistes de cirque qui apprennent des tours aux enfants. Il est très motivant de pouvoir collaborer avec des gens qui connaissent leur métier. C'est aussi une manière de respecter le travail des enfants et des jeunes : ce qu'ils font a de la valeur.

Les animateurs externes et internes sont toujours très complémentaires. Tandis que l'un encadre l'activité proprement dite, l'autre peut se charger des petits à-côtés et éviter tout ce qui peut perturber le bon déroulement du projet : donner un coup de main dans des moments difficiles, remobiliser des participants qui décrochent, prendre si nécessaire quelqu'un à part, apaiser de petits conflits.

**Faites preuve de professionnalisme.
C'est une marque de respect pour le travail des jeunes.**

7.3 Exploitez ce que les jeunes apportent

Il y a toujours une tension et une interaction entre ce que veulent les accompagnateurs et ce que veulent les jeunes. Comment les entraîner et quand risquent-ils de décrocher? Comment canaliser leur dynamisme et leurs idées pour en faire quelque chose de réaliste? C'est un processus permanent, fait de réajustements en souplesse et d'exploitation de ce que les jeunes apportent – parfois spontanément et au moment même, parfois il vaut mieux laisser un peu reposer les choses avant d'y revenir. Quoi qu'il en soit, il ne sert à rien de vouloir leur imposer quelque chose ou de se cramponner à ses idées : les jeunes doivent avoir la possibilité de remplir comme ils veulent le cadre qu'on leur propose.

Laissez venir les idées des jeunes. Aidez-les à les réaliser.

7.4 C'est leur projet à eux

Un projet ne marche vraiment qu'au moment où les jeunes le perçoivent comme leur projet à eux, où ils se l'approprient. Dans les actions locales, cette appropriation de leur quartier est même l'objectif du projet. *"C'est à nous"*, disent-ils alors. Il s'y impliquent à fond, ils sont réguliers, ils discutent et réfléchissent entre eux, ils proposent de nouvelles idées… Alors qu'au début l'animateur doit surtout essayer d'enclencher un processus, il doit plutôt s'efforcer, à ce moment-là, de canaliser leur enthousiasme et leur énergie. Il y a bien entendu des degrés dans cette appropriation, depuis le sentiment d'être concerné jusqu'à la participation active et même la prise en main réelle du projet (c'est leur film, leur exposition, leur émission, leur morceau de rap, leur quartier).

Un projet n'est vraiment réussi qu'au moment où les jeunes se l'approprient.

8. C'EST DU BOULOT!

8.1 Établissez des règles claires

La plupart des organisations fonctionnent avec un nombre limité de règles internes, mais qui sont très claires. Chacun est le bienvenu et vient quand il veut. Toute violence physique et verbale est bannie. Respect de soi, des autres, du matériel et des lieux. Pas de racisme ou de harcèlements. Pas d'alcool et de drogue. On ne fume pas pendant les activités. Si on vient, on participe activement. Si on est sanctionné ou suspendu, on peut revenir plus tard. Les rendez-vous pratiques se prennent aujourd'hui par sms, e-mail, Netlog et Facebook.
De bonnes règles internes sont une condition pour pouvoir fonctionner, mais il faut bien connaître les jeunes pour pouvoir les faire respecter. Les règles fixent des limites, qu'ils veulent tester.

"Pourquoi est-ce que je dois vous écouter?" "Parce que tu viens ici et que c'est une des règles à respecter." Lien Van de Ven, VLOS

"La première fois qu'on a cuisiné ensemble, ça a complètement foiré. Les murs étaient pleins de nourriture. L'apprentissage a été dur. Mais quand je vois maintenant comment ça a évolué…" Thomas Peeters, 't Lampeke

"Nous fonctionnons avec un système de récompenses et de sanctions. Chaque semaine, les enfants ont une tâche à faire : la vaisselle, débarrasser, balayer, distribuer les goûters... Ceux qui le font bien reçoivent une petite carte, tout comme ceux qui sont gentils. Quand ils ont dix cartes, ils peuvent choisir un prix. Ceux qui sont punis ne reçoivent pas de goûter." Hilde Linssen, Kauwenberg

"Les Roms aiment toujours voir un avantage immédiat, il faut qu'ils perçoivent l'intérêt de la chose. Par exemple, depuis que nous avons instauré la règle 'celui qui a son cartable reçoit un bonbon', il n'y a presque plus personne qui l'oublie". Lien Van de Ven, VLOS

**N'imposez pas trop de règles.
Mais veillez à les faire respecter.**

8.2 C'est un engagement énorme

La réussite ou non d'un projet dépend dans une large mesure des qualités et des compétences de l'animateur présent sur le terrain. Tout projet exige un engagement considérable : les accompagnateurs y consacrent beaucoup de temps et d'énergie. Mais souvent, ils y puisent aussi de l'énergie. Une fois qu'on a commencé à donner la parole aux jeunes, on est souvent submergé par leur dynamisme.

Un animateur doit
- être présent et disponible
- avoir un état d'esprit positif envers les jeunes, apprécier leur compagnie
- bien connaître les jeunes (lancer un nouveau dans le bain, c'est risquer l'échec) et savoir entretenir leur motivation
- avoir une excellente capacité d'écoute, y compris de ce qui se dit entre les lignes
- s'impliquer à fond tout en étant capable de relativiser
- chercher à savoir de ce qui intéresse et préoccupe les jeunes
- savoir se mettre à leur place et ne pas s'accrocher à son propre cadre de référence
- faire preuve de beaucoup de patience
- pouvoir gérer le doute, savoir réagir face aux agressions et à la méfiance
- avoir beaucoup de ressources et savoir faire preuve de résistance
- pouvoir aussi montrer sa fragilité
- être un soutien, pas un juge, mettre toujours en évidence l'aspect positif
- ne jamais rejeter les jeunes eux-mêmes, mais, si nécessaire, ne pas tolérer leur comportement
- savoir évaluer pour quoi il vaut la peine de se battre ou non
- savoir faire face à des situations imprévues
- oser la confrontation
- savoir se mettre sur le côté et s'engager dans ce que veulent les jeunes, même si on a des doutes
- respecter la déontologie et le secret professionnel
- apporter une structure, garder l'objectif à l'esprit et chercher à l'atteindre
- chercher à réaliser un 'produit final' positif, qui est vraiment l'œuvre des jeunes, sans perdre de vue le processus
- croire que les enfants et les jeunes peuvent faire la différence
- savoir se satisfaire de petits pas dans la bonne direction.

Donnez-vous le temps de trouver la voie que vous allez suivre.

8.3 Prenez le temps

Prenez le temps de parcourir le chemin avec les jeunes. Ayez toujours à l'esprit le but à atteindre, mais ne vous accrochez pas à un planning trop rigide et n'hésitez pas à vous écarter de ce qui était prévu. Il ne sert à rien de vouloir forcer les choses. Vouloir trop et trop vite produit l'effet inverse. Le rythme des jeunes peut être très lent. Ils ont besoin de quelqu'un qui les soutient, qui leur apporte un peu de réalisme et qui les motive dans les moments difficiles, pas de quelqu'un qui les houspille sans cesse. Avancez étape par étape, sans en sauter aucune.

Il ne sert à rien de vouloir forcer les choses.

9. COMMENT SE PRÉSENTER VIS-À-VIS DE L'EXTÉRIEUR?

Si la plupart des activités ne durent que quelques heures, voire une demi-journée, elles s'intègrent dans un ensemble plus large qui s'étend sur plusieurs semaines, voire plusieurs mois. La décision de présenter à l'extérieur le résultat de toute cette créativité est prise en général dès la phase de planification du projet. Mais la forme concrète que cela prend est toujours décidée en concertation avec les jeunes eux-mêmes.

9.1 Présentation publique

Tout le travail effectué pendant la durée du projet s'achève souvent par un moment de présentation publique : les jeunes qui croient en ce qu'ils font veulent le montrer; les jeunes à qui on a donné la parole veulent se faire entendre.

Ces moments de présentation publique peuvent prendre les formes les plus diverses.

- Une exposition, un spectacle, une présentation, un entretien personnel, des témoignages, un livre de photos, de textes ou de dessins, un clip vidéo ou un dvd, un morceau de rap, un site internet, une émission, une action dans le quartier…
- Tantôt, les jeunes prennent simplement la parole et montrent qui ils sont; tantôt, il s'agit plutôt de faire passer un message clair, des propositions ou un point d'action.
- La présentation peut avoir lieu devant un cercle réduit, comme le groupe de pairs ou un public de parents et d'amis. Mais les jeunes peuvent également s'adresser à un public plus large, à des personnes désireuses de mieux connaître leur organisation, à des décideurs locaux et à des responsables politiques, au quartier, aux médias.
- Les événements de grande envergure exigent généralement des moyens ou des subsides supplémentaires pour être organisés dans de bonnes conditions (publicité, presse, production,…).

La préparation de ce moment de présentation est toujours une période intensive. C'est aussi un stimulant qui favorise l'implication des participants : il y a un objectif clair, une structure, des délais et beaucoup de travail. Tout cela accroît la pression. Tout doit être terminé à temps. Les incertitudes sont légion : a-t-on assez de matériel? Le résultat sera-t-il à la hauteur? Que voulons-nous précisément dire ou montrer, et comment? Le public viendra-t-il et comment va-t-il juger cela? En outre, il y a une contrainte implicite pour mettre en évidence des réussites et un risque que les jeunes soient considérés comme des

curiosités, ce que personne ne souhaite. Quand on se montre, on se montre aussi dans toute sa vulnérabilité. Il s'agit toujours de rechercher le juste ton.

L'animateur doit savoir gérer cette pression. Les jeunes risquent de décrocher. A partir de quand la stimulation devient-elle trop contraignante? Le moment de présentation est aussi quelque chose qui ne peut pas être forcé et qui doit s'intégrer dans le processus du groupe.

Le moment de présentation doit s'inscrire dans la dynamique du groupe.

9.2 Les jeunes veulent se montrer sous leur vrai visage

Le fait que les jeunes aient tendance à éluder le thème de la pauvreté quand on les interpelle directement à ce sujet peut donner l'impression qu'ils ne veulent rien dire. Rien n'est plus faux : en fait, ils sont prêts à témoigner avec une force et une détermination souvent impressionnantes. Quand on leur donne l'occasion de montrer vraiment qui ils sont, ils peuvent vraiment surprendre positivement les personnes présentes, les toucher, les faire réfléchir. *"On ne s'était pas attendu à cela"*, entend-on souvent dire. Les jeunes font preuve de qualités, d'une intégrité et d'une maturité qu'on ne leur soupçonnait pas. Ils sont authentiques, ils laissent tomber les masques, ils ont un état d'esprit positif.

Il en va de même quand ils passent dans les médias : radio, télé, internet. En temps normal, les médias ne parlent pas d'eux, ou seulement de manière négative. Toute intervention dans les médias doit dès lors être soigneusement préparée. Quel est l'objectif de l'émission? Les jeunes souhaitent-ils qu'on puisse les reconnaître? Que veulent-ils dire – ou non – exactement? Comment parler de manière naturelle devant la caméra? On ne peut que conseiller de prévoir un minimum de concertation préalable entre l'animateur, le jeune et le journaliste. Un média qui donne une image positive des jeunes permet 'enfin' de comprendre qu'ils ne provoquent pas seulement des problèmes, mais qu'ils peuvent être aussi une partie de la solution.

Dans la plupart des cas, le moment de présentation publique a été le temps fort du projet. Les jeunes ont montré qui ils étaient, ils ont pris conscience de leur situation et de leurs potentialités, ils se sont fait entendre, ils se sont sentis reconnus et valorisés. C'est une expérience positive qui laisse de bons souvenirs et qui donne envie d'en faire plus.

Donner une image positive à l'extérieur renforce aussi leur image d'eux-mêmes.

10. LES CONTACTS AVEC LE POUVOIR POLITIQUE

10.1 Préparez soigneusement cette rencontre

Pour le monde politique, la manière dont des jeunes vivent la pauvreté est un trou noir. Quand on parle de ces jeunes, c'est généralement de manière négative. C'est pourquoi la préoccupation première de la plupart des mandataires locaux est 'd'éviter que les jeunes ne provoquent des ennuis'. Le citoyen ne se montre pas toujours très réceptif non plus. A l'inverse, il y a des responsables politiques qui sont prêts – souvent dans une optique protectrice – à 'aider' les jeunes, à les soutenir et à faire preuve de compréhension. Mais en pratique, c'est plus difficile à faire qu'à dire.

L'expérience des dix-sept projets démontre qu'il est possible d'établir des contacts positifs avec le pouvoir politique, même si cela implique souvent des préparatifs longs et laborieux. Il faut que l'objectif soit clair, que le plan d'action soit concret, que les attentes soient réalistes et que les jeunes puissent s'adresser aux bons responsables politiques – il ne sert à rien d'aller discuter avec quelqu'un qui n'est 'pas compétent'. Les jeunes doivent savoir ce qu'ils veulent dire et ce qu'ils préfèrent garder pour eux.

La participation, c'est le contraire d'une simple 'mise en scène de la pauvreté'. L'accent ne doit pas être mis sur la faiblesse des enfants et des jeunes, mais sur leur force, leur vécu, leurs idées et leurs propositions, qui peuvent avoir une grande plus-value. Non seulement ils peuvent proposer des pistes, mais ils se montrent souvent prêts à se retrousser les manches et à assumer leurs responsabilités
(D'Broej, Reliance …). Les jeunes ne sont pas le problème, ils font partie de la solution.

Tout contact positif est un pas en avant.

10.2 Apprendre à mieux se connaître

Beaucoup de décideurs et de politiques ne connaissent pas de jeunes en situation de pauvreté. Certes, ils lisent des documents et des rapports sur la question, ils veulent s'attaquer à la pauvreté, mais la plupart du temps, cela reste abstrait. Le meilleur moyen de mieux connaître ces jeunes n'est-il pas d'aller à leur rencontre? De préférence dans leur cadre de vie et dans un contexte informel, par exemple en faisant une activité commune. Il est aussi possible de prévoir une occasion un peu plus formelle, comme une inauguration officielle ou une réception dans

le bureau du décideur, mais cela rend toujours la relation un peu plus distante.

Pour les jeunes aussi, la politique est un monde lointain. Ils ne connaissent pas d'hommes politiques, ne savent pas ce qu'est le conseil de la jeunesse, qui est le bourgmestre ou l'échevin de la jeunesse. Qui est compétent, par exemple, pour aménager un terrain de sport? Qui est responsable des escaliers roulants dans le métro? Bon nombre d'adultes ne sont pas toujours bien informés non plus.

La rencontre entre ces deux univers est enrichissante pour tous. Le changement commence souvent par des témoignages et un contact personnel. Pour les décideurs politiques qui ont joué le jeu, la rencontre avec les jeunes a généralement été un moment fort et marquant, qui a débouché sur un changement de mentalité et même sur des décisions concrètes en réponse aux demandes des jeunes. L'expérience a aussi été très particulière pour les jeunes eux-mêmes. Ils se sont sentis écoutés et leur vision du monde politique a évolué positivement.

"Un sénateur a vu le clip des jeunes à la télé et les a invités à une réception au Sénat. Cela a été un moment de dialogue très intense. Au moment de partir, le sénateur a remis aux jeunes sa carte personnelle en leur disant qu'ils pouvaient le contacter s'ils faisaient encore quelque chose dans le genre. Pour les jeunes, cela a été une reconnaissance extraordinaire, ils n'en revenaient pas!" Nicole Raskin, CLAJ

"A la fin de la présentation, l'échevin est encore resté une demi-heure pour discuter avec les jeunes. C'est quelque chose qui les a marqués." Sofie Devocht, Recht-Op

Encore une fois, il ne faut pas négliger les préparatifs que nécessite l'organisation d'un tel moment de rencontre : qui veut-on contacter et comment? Que veut-on lui présenter? Qui prendra la parole? Que cherche-t-on exactement à atteindre?

"Certains responsables politiques ont tout de suite été d'accord pour venir. D'autres ne nous ont contactés que quand ils ont entendu que la télé venait aussi." Bruno Bauwens, D'Broej

"Nous essayons de faire prendre conscience aux décideurs des 'revendications' des jeunes. Nous leur avons demandé des engagements concrets en fonction de leurs compétences." Bruno Bauwens, D'Broej

"Un des jeunes a fait lui-même la présentation PowerPoint devant le collège communal pour expliquer le projet de son groupe." Christophe Parthoens, Reliance

"Tous les jeunes ont préparé la réception et chacun avait sa tâche : accueil des visiteurs, découverte ludique des lieux, présentation PowerPoint, explications… Cela a vraiment été leur moment de présentation et ils y ont consacré beaucoup de temps." Sofie Devocht, Recht-Op

"Au moment de l'inauguration officielle, le bourgmestre et le député provincial ont fait un discours. Les jeunes ont présenté un film dans lequel ils racontent ce qu'ils trouvent important durant leurs loisirs. Ils ont aussi fait un petit livre avec des photos et des citations, comme souvenir pour les invités. Les jeunes y parlent 'en leur nom à eux', et c'est ce qui fait toujours la plus forte impression." Femke den Hollander, 't Salon

Les jeunes et la politique, deux mondes qui s'ignorent.

10.3 Des actions concrètes pour des résultats concrets

La plupart des dix-sept projets ne se sont pas contentés d'une simple prise de contact : ils ont voulu nouer un dialogue entre les jeunes et des acteurs du monde institutionnel : mandataires locaux, fonctionnaires compétents, responsables de l'enseignement ou de l'aide sociale. Les actions concrètes des jeunes sont présentées en détail dans les interviews de la partie 2. En voici un bref tour d'horizon.

- Les jeunes sont allés trouver des responsables politiques locaux pour leur présenter des actions qu'ils ont organisées dans le quartier. Cela a donné une image positive de leur engagement et a débouché sur un certain nombre de changements concrets, comme l'aménagement d'un petit terrain de foot. *(D'Broej)*

- Quelques jeunes ont assisté pendant un an au conseil de la jeunesse. Ils y ont présenté dix thèmes qui les concernent et pour lesquels des changements politiques sont possibles. *(Recht-Op)*

- Les jeunes ont eu une discussion avec l'échevin de la jeunesse sur ce qu'ils attendent de lui dans ce domaine. Cela a entraîné une extension de l'action du service de la jeunesse. *(De Kring)*

- Des jeunes ont organisé des micro-projets de quartier : ils ont par exemple cherché à aménager un parcours BMX ou ont construit ensemble une structure mobile de skateboard au lieu de terrains de sport plus traditionnels. La réaction du monde politique a été positive. *(Reliance)*

- Des jeunes ont présenté un film, ont fait un exposé et ont donné une interview afin de permettre aux décideurs politiques de se faire une idée de leur vécu et de leur montrer de manière positive des choses qui sont importantes pour eux. *('t Lampeke)*

- A l'occasion de la Journée du surendettement, des jeunes ont composé deux morceaux de rap et ont réalisé le clip vidéo2 'Pas de crédit pour les bananes', qui a bénéficié d'une diffusion sur internet, dans une salle de cinéma, à la radio et à la télé. *(CLAJ)*

- Des jeunes dont les parents souffrent d'une maladie mentale ont témoigné et ont fait des propositions pour pouvoir aider d'autres jeunes dans la même situation qu'eux ainsi que pour sensibiliser les professionnels du secteur. Ils demandent notamment que l'on aménage des espaces de rencontre spéciaux dans les hôpitaux psychiatriques. *(Le Méridien)*

- Quelque 170 témoignages de jeunes placés en IPPJ ont été recueillis à la faveur d'interviews radiophoniques. Ils constituent une mine d'informations qui peut contribuer à démystifier l'image du 'jeune délinquant'. Une analyse détaillée de ces récits de vie peut donner à ces jeunes une voix dans le monde des médias et de la politique. *(Samarcande)*

2 *On peut voir ce clip et les morceaux de rap sur www.journeesanscredit.be*

- Un groupe de jeunes migrantes a réalisé des interviews et des reportages sur la pauvreté dans leur ville. Elles ont ensuite été invitées à interviewer des immigrés de la première génération dans le cadre d'une recherche sur l'histoire orale. C'est une reconnaissance de leur travail, qui permet aussi de retracer l'histoire de la pauvreté hier et aujourd'hui. *(SAS)*

Les contacts avec le pouvoir politique se sont presque toujours bien déroulés. Les politiques se sont montrés ouverts aux aspirations des jeunes, ils les ont encouragés et ont jugé leurs actions positives. Il y a eu de l'écoute, des échanges, des réponses aux questions des jeunes, bref des contacts authentiques. Les mandataires locaux ont aussi été agréablement surpris par la qualité de la présentation des jeunes, leur connaissance des dossiers, leur argumentation et leur attitude constructive alors qu'ils ne les connaissaient jusque-là que comme des 'jeunes à problèmes'.
Un message convaincant ou un témoignage positif ouvre les yeux et les cœurs. Parfois, cela débouche aussi sur des résultats concrets. Mais ce n'est certainement pas toujours le cas. Les hommes politiques ont des préférences personnelles et ne suivent pas toujours le choix des jeunes. Ils doivent tenir compte de certaines contraintes : les budgets disponibles, les priorités politiques et un électorat parfois méfiant. Ils ne respectent pas toujours leurs promesses et reviennent parfois sur certaines décisions. Ils ne considèrent pas qu'écouter les jeunes fait tout simplement partie de leurs missions ou de leurs compétences. De plus, la mise en pratique de certains choix politiques demande beaucoup de temps.
Parfois, il faut beaucoup de préparation et d'énergie pour obtenir de petits changements. C'est souvent un processus fait de hauts et de bas, d'attentes pleines d'espoir et de déceptions. Les jeunes ont beaucoup d'énergie (parfois trop), ils peuvent parfaitement mettre le doigt sur ce qui ne va pas, ils savent ce qu'ils veulent et ils s'engagent donc avec énormément de motivation. Si les résultats ne suivent pas, il n'est pas facile d'éviter que cette énergie retombe et de maintenir un engagement positif. Chaque contact avec le pouvoir politique doit donc être soigneusement préparé et suivi. Le décideur a-t-il répondu à leurs questions? Qu'est-ce qui a été promis? Qu'est-ce qui a été fait ou pas, et pourquoi? Mais chaque petit pas en avant est un stimulant pour aller plus loin dans cette voie.

Les résultats ne viennent pas tout seuls, ne baissez pas les bras.
Veillez à ce que les jeunes aient des attentes réalistes, les déceptions sont amères.

11. LA PARTICIPATION, C'EST DU WIN-WIN POUR LES JEUNES ET LES DÉCIDEURS

Bon nombre de problèmes auxquels sont confrontés les jeunes en situation de pauvreté sont d'ordre structurel. La pauvreté est un phénomène tenace et il faut du temps pour remédier à ce qui ne va pas depuis des années. Les jeunes ont un rôle important à jouer pour signaler des problèmes et contribuer à la recherche de solutions. Investir dans leur participation, c'est investir dans la lutte contre la pauvreté. Mais la participation des jeunes part avant tout de la base. Certaines organisations sont aujourd'hui plus ou moins reconnues comme des 'spécialistes du vécu des jeunes en situation de pauvreté', d'autres se battent pour se faire reconnaître. Les décideurs politiques ont une grande responsabilité à cet égard.

11.1 Des signaux qui ne sont pas captés

Quand on travaille au quotidien avec des enfants et des jeunes, on les entend dire des choses qu'il serait certainement très intéressant d'intégrer dans une politique de lutte contre la pauvreté. Il n'existe à ce jour aucun moyen pour détecter systématiquement ces signaux et les transmettre au pouvoir politique.

Quelques exemples :

"Pour les jeunes, la visite chez le dentiste est gratuite. Mais ils doivent payer un acompte, qui ne leur est remboursé que plus tard. Ce qui signifie qu'ils restent trois jours sans manger."

"Ils ne s'y retrouvent jamais dans les services d'aide. Ils ont l'impression d'être renvoyés à gauche et à droite. Et quand ils finissent par trouver leur chemin, ils doivent chaque fois réexpliquer tous leurs problèmes. 'Mais on ne fait jamais rien avec ça', disent-ils."

"Ils ne sont pas informés des primes auxquelles ils ont droit et qui pourraient les aider." '

"Les jeunes traversent inévitablement plusieurs périodes difficiles dans leur vie, notamment le passage de l'école maternelle à l'école primaire, et du primaire au secondaire. Le plus difficile, c'est au moment de leur majorité : à 18 ans, ils se retrouvent subitement tout seuls (en quittant l'institution ou la famille d'accueil), souvent sans revenus. Ils ne sont pas préparés à cela."

"Pourquoi l'école ne peut-elle pas être un lieu où ces jeunes se sentent bien? Pourquoi ont-ils tellement de mal à trouver leur place dans les services d'aide sociale?"

Les jeunes émettent beaucoup de signaux.
Comment les faire parvenir au pouvoir politique?

11.2 Le pouvoir politique doit investir dans la durée

Tout projet impliquant des jeunes exclus est une forme active d'éducation à la citoyenneté. Il donne l'occasion à ces jeunes – même si c'est à petite échelle – de sortir de leur rôle de victime et de participer de manière active et constructive à la vie sociale. Malgré leur image souvent négative, ces jeunes peuvent et veulent apporter une contribution positive à leur cadre de vie. C'est une occasion que les décideurs politiques devraient saisir à pleines mains.

- Écoutez activement les jeunes en situation de pauvreté. Essayez de comprendre ce qui les motive, en quoi consistent leurs problèmes et ce dont ils ont besoin pour trouver leur place dans la société. Faites preuve d'ouverture. Les responsables politiques qui ignorent l'engagement des jeunes sabotent les efforts de ceux-ci. Au lieu de développer leur sens des responsabilités, ils les poussent au découragement, à la frustration et au décrochage.

- Les jeunes qui se trouvent tout en bas de l'échelle sociale n'ont pas beaucoup de lieux auxquels ils peuvent s'adresser. Ils n'ont pas non plus de réseau social très large. Veillez à leur donner un endroit où ils se sentent bien. C'est pourquoi le travail avec les jeunes en situation de pauvreté doit pouvoir se faire sur le long terme.

- Tout dépend de la qualité de l'encadrement. Travailler quotidiennement aux côtés des jeunes exige beaucoup d'engagement. On ne peut pas confier cela uniquement à des volontaires. Ceci explique même en partie la forte rotation de personnel parmi les animateurs et les éducateurs, dont certains finissent par 'craquer'. Pourtant, il est essentiel d'avoir une continuité dans l'encadrement. Les jeunes ont énormément besoin de la présence d'adultes sur qui ils peuvent compter.

- On ne peut pas aborder ces jeunes uniquement sous l'angle de leurs loisirs. Leur existence est beaucoup plus complexe que cela, le démantèlement de leur tissu social est un enjeu beaucoup plus fondamental. Toutes les organisations qui travaillent avec des enfants et des jeunes en situation de pauvreté se trouvent aux confins de l'aide sociale et de l'aide à la jeunesse. La prévention n'est pas quantifiable et est difficile à prouver. Mais c'est l'essence même du travail mené avec ces jeunes.

S'attaquer aux symptômes, c'est de l'argent jeté par les fenêtres. Les projets ponctuels ne font pas avancer les choses, les subsides temporaires sont une plaie. Se mettre à l'écoute des jeunes est un processus de longue haleine. Pour les décideurs politiques, la participation est une irremplaçable source d'information pour pouvoir mener une politique efficace. Mais elle est aussi essentielle pour les jeunes

eux-mêmes. Quand on exploite leur énergie positive, on ne peut jamais savoir à l'avance ce que cela donnera à long terme. On ne peut pas lire dans leurs pensées, ni prévoir leur vie, ni démontrer quels problèmes cela permettra d'éviter. Mais s'attaquer à l'exclusion contribue en tout cas à leur développement. Cela les rend plus forts. Pour pouvoir récolter un jour, il faut commencer par semer.

Faites des jeunes des partenaires à part entière de l'action politique.

11.3 La participation est une mission essentielle

La plupart des projets qui ont voulu donner la parole aux jeunes en situation de pauvreté ont fait un saut dans l'inconnu. Mais personne ne veut faire marche arrière: ni les organisations, ni les animateurs, ni les jeunes. Pour tout le monde, cela a été un passionnant processus d'apprentissage, une expérience enrichissante, un pas positif dans une évolution, le début ou le renforcement d'une spirale ascendante. *"Quelque chose a changé chez les jeunes, le sentiment d'avoir réalisé ensemble quelque chose."* Et ce sentiment est une bonne base pour aller plus loin. Un projet réussi n'est jamais un aboutissement : c'est une étape vers d'autres expériences que l'on espère positives.

> *"Il y a toujours un tas de raisons pour ne pas tenter le coup : 'les jeunes ne sont pas prêts pour cela', 'ils ne savent pas écrire, alors ne parlons pas d'un projet', 'ça ne changera quand même rien', 'ça n'intéresse pas le pouvoir politique',… Malgré les doutes, l'expérience nous apprend que la réponse est 'oui', ça marche aussi avec des jeunes difficiles'."* Bruno Bauwens, D'Broej

Qu'est-ce qui fait la réussite d'un projet? On peut parler d'un succès si un lien intense s'est établi avec les jeunes. S'ils sont devenus plus forts, plus autonomes, si leur parole est devenue plus authentique. Si on a pu éveiller leur intérêt pour quelque chose de nouveau et s'ils sont plus ouverts au monde. S'ils ont mis en route une dynamique positive – collective ou non. Si leur action ou leur produit final a été une expérience positive dont ils se souviendront longtemps. S'ils ont eu des échos positifs de la part du quartier ou des décideurs. Si leur parole a été entendue et si on en a fait quelque chose.

Les dix-sept organisations qui ont contribué à ce guide ont toutes aujourd'hui de nouveaux projets en tête et sont déterminées à aller plus loin. Dans chacune d'entre elles, la participation des jeunes est de plus en plus intégrée dans le fonctionnement ordinaire. Ce n'est pas quelque chose qui vient 'en plus', c'est le point de départ de toute action, c'est la raison qui fait que quelque chose marche ou pas. Cela devient de plus en plus l'essence même de l'organisation : sans participation, il ne reste rien.

La participation fait partie intégrante de la lutte contre la pauvreté des enfants.

PARTIE 2 : DIX-SEPT INTERVIEWS –

LEÇONS TIRÉES DES PRATIQUES

"Le plus important, c'est la confiance" -
Femke den Hollander, 't Salon, Brugge

"Nous voulons leur proposer des expériences positives" -
Gert Baetens, Kids Noord, Antwerpen

"Nous sommes ouverts à leurs récits" -
Sofie Devocht, Recht-Op, Antwerpen

"Un discours souvent en décalage avec la réalité" -
Rachel Pereira, Convergences, Anderlecht

"Devant le micro, les jeunes révèlent toute leur fragilité" -
Christian Falone, Samarcande, Etterbeek

"La pire forme de pauvreté, c'est le manque de réseaux" -
Giancarlo Paglia, Service d'Actions Sociales, Liège

"Les jeunes veulent avoir leur place dans la ville" -
Thomas Peeters, 't Lampeke, Leuven

"Chez les enfants roms, il y a toujours danger d'explosion" -
Lien Van de Ven, VLOS, Sint-Niklaas

"Plus quelque chose est nommé, moins on en souffre" -
Frédérique Van Leuven, Le Méridien, Bruxelles

"L'art brise les stéréotypes qu'ils connaissent" -
Moo Laforce, Leren Ondernemen, Leuven

"Les jeunes ont réfléchi au rapport entre l'être et l'avoir" -
Claudine Horge, Cap Sud, Stavelot

"Si on joue le jeu, les jeunes s'approprient le projet" -
Nicole Rasquin, CLAJ, Liège

"Les parents ne s'étaient jamais autant impliqués"-
Nicky Freysen, Kauwenberg, Antwerpen

"Les décideurs ont été surpris par la maturité des jeunes" -
Christophe Parthoens, AMO Reliance, Visé

"Ils ont pris conscience de leur propre précarisation" -
Leslie Carpena, Point Jaune, Charleroi

"C'est incroyable, ce à quoi on peut arriver en peu de temps" -
Kathelijne Vangheluwe, De Kring, Eeklo

Les jeunes d'aujourd'hui sont les leaders de demain" -
Bruno Bauwens, D'Broej, Bruxelles

"LE PLUS IMPORTANT, C'EST LA CONFIANCE"

Femke den Hollander,
't Salon
De Arma, Bargeweg 16,
8000 Brugge
050 / 33 74 94,
femkedenhollander@cawregiobrugge.be

Quelque 300 jeunes de 14 à 25 ans fréquentent régulièrement 't salon à Bruges durant leur temps libre. Depuis début 2010, ils ont un nouveau local : un bateau, à l'extérieur du Ring. Une trentaine d'entre eux sont particulièrement assidus. "Le Salon est le seul endroit à Bruges où ces jeunes se sentent accueillis", dit le coordinateur, Femke den Hollander.

Vous avez lancé avec ce groupe un projet sur leur vécu de la pauvreté et de l'exclusion sociale. Comment cela s'est-il déroulé?
Femke den Hollander : "Difficilement au début. Ce projet s'est ajouté à nos activités récréatives habituelles et nous avions engagé dans ce but une nouvelle animatrice. Elle avait de bonnes idées, mais les jeunes n'ont pas accroché. Même quelque chose d'aussi populaire qu'un tournoi de Playstation ne leur disait rien. Un travail de réflexion sur un thème, en petit groupe, n'a rien donné non plus. Ce qui a marché, en revanche, c'est de discuter informellement avec eux. Quand ils vous font confiance, ils parlent beaucoup. Au Salon, il y a en permanence deux animateurs. Les jeunes ont donc toujours la possibilité de s'adresser personnellement à un animateur. Ces petites discussions privées créent des liens."

Vous avez tout de même réussi à travailler sur leur univers de vie.
"Un jour, nous avons organisé un 'Mur des lamentations'. Les animateurs ont fait des croque-monsieur et se sont répartis en petits groupes, avec les jeunes. Tout en mangeant ensemble, ce qui est toujours très convivial, les jeunes ont parlé de ce qui les chiffonnait. Cela a donné pas mal d'idées pour notre mur."

Que pouvait-on y trouver par exemple?
"Ils se plaignent d'être souvent renvoyés d'un service social à l'autre. Il faudrait davantage de jobs de vacances. Il ne se passe pas grand-chose à Bruges et il faudrait plus de spectacles… Une des choses qui les dérangent vraiment, ce sont les fréquentes interpellations par la police. 'La police n'arrête pas de nous contrôler pour voir si nous avons de la drogue. Plus moyen de se balader à l'aise. On dirait qu'ils veulent nous faire peur et nous chasser.' Plus positivement, ils souhaiteraient davantage d'infrastructures sportives et d'espaces verts pour y 'glander' à leur aise. Leur analyse tient d'ailleurs la route. La ville apprécie l'action du Salon, elle s'y intéresse et elle nous soutient. Nous avons fait l'objet d'un reportage positif à la télé locale et nous jouissons donc d'une bonne image. Mais en même temps, les jeunes sont peu ou pas

reconnus. Ainsi, le plan de la politique de la jeunesse contient un volet prévention important sur les jeunes délinquants et sur les nuisances. C'est une toute autre approche, et c'est celle-là qui prédomine souvent. On ne se rend pas toujours compte qu'il s'agit en fait des mêmes jeunes."

Enoncer des problèmes, c'est encore autre chose que d'y remédier.
"Les riverains qui habitent autour du Veltembos se plaignaient beaucoup des déchets qui traînent dans le bois et du vandalisme. Pourtant, à part nos jeunes, beaucoup d'autres gens fréquentent ce site. Nous avons alors organisé ensemble une opération de nettoyage. Les jeunes ont réagi positivement et, en un rien de temps, ils ont rempli une charrette de détritus. Cette action a donc été une expérience positive pour nous aussi. En apportant une solution à quelque chose qui les gênait, ils se sont vraiment impliqués au lieu de décrocher."

Ont-ils vécu d'autres expériences de ce genre?
"L'aménagement des nouveaux locaux a été très important. Ils avaient beaucoup d'idées et ils ont voulu récolter de l'argent pour une télé. Un petit groupe de jeunes d'environ 18 ans a organisé une soirée-spaghetti. Ce sont eux qui ont eu l'idée, ils étaient très motivés, très ambitieux (ils espéraient mille personnes!), ils se sont énormément impliqués et ils ont mené tout le projet à bonne fin : organisation, publicité, cuisine, aménagement, service, tout. Ils ont même organisé une tombola et sont allés eux-mêmes demander des prix chez les commerçants. C'est moins facile qu'il y paraît, car en temps normal ils ne sont pas les bienvenus! Mais ils ont appris à se présenter positivement et à expliquer ce qu'ils avaient l'intention de faire. Quarante-cinq personnes ont finalement participé à cette soirée; beaucoup de travailleurs sociaux avaient entendu parler de nous et voulaient se rendre compte sur place. Les jeunes ont tout fait eux-mêmes et ont donné une impression très favorable. Même des collègues qui connaissaient nos jeunes ont été surpris. En tout cas, l'objectif d'améliorer l'image de nos jeunes a été atteint. A terme, nous voudrions aussi inviter des hommes politiques à venir nous rendre visite et à faire connaissance avec les jeunes."

L'expérience a aussi été positive pour les jeunes?
"Absolument. Ils ont reçu des réactions positives, ce dont ils n'ont pas l'habitude. A l'école, par exemple, ils sont souvent sanctionnés ou renvoyés. En faisant quelque chose de positif, ils se sont beaucoup moins perçus comme des ratés. Et ils ont beaucoup appris : se présenter, faire de la publicité, téléphoner pour régler l'une ou l'autre chose,…. Quant aux bénéfices, ils ont collecté 64 euros, soit presque assez pour leur télé."

"NOUS VOULONS LEUR PROPOSER DES EXPÉRIENCES POSITIVES"

Gert Baetens,
2060 Cool in Beeld
Everaertstraat 97-99,
2060 Antwerpen
03 / 231 84 11,
gert.noord@kidsvzw.be

Comme son nom l'indique, Kids (abréviation pour 'Kansen in de Stad') offre aux enfants et aux jeunes de quartiers défavorisés des 'Chances dans la Ville'. Dans le quartier de la place de Stuyvenberg, trente à quarante adolescents rejoignent chaque semaine la maison des jeunes de Kids Noord. "Ce sont surtout des garçons turcs et marocains, et pas les plus faciles", explique l'animateur Gert Baetens. "Mais ils sont très attachés à notre organisation, même si les activités se déroulent parfois autrement que prévu."

Que voulez-vous dire par 'autrement que prévu'?
Gert Baetens : "Nous travaillons depuis longtemps avec un groupe régulier et choisissons ensemble le programme et les activités. De ce fait, les jeunes sont très impliqués, mais cela signifie aussi qu'ils déterminent fortement l'ambiance. Certaines fois, cela s'est bien passé, d'autres fois moins. Il y a eu des moments de tension dans les relations entre ados et animateurs. Pendant les vacances de Pâques, par exemple, nous sommes partis trois jours en camp. Trois journées un peu dingues, avec énormément d'ambiance. Les jeunes ont trouvé cela génial… Mais nous, nous étions sur les genoux.
Kids veut offrir des chances au plus grand nombre possible de jeunes. Nous avons donc décidé de moins nous focaliser sur le groupe existant et d'investir dans une offre ouverte à tous. Nous avons organisé tout un tas d'activités : graffiti, fabrication de caisses à savon, hockey, escalade, baseball, visites culturelles, multimédia, repas commun… Et que constate-t-on au final? C'est le même groupe qui a continué à venir et qui est resté dominant. Mais les choses ont tout de même bougé."

A la demande de Kind en Samenleving, vous avez organisé quelques activités en rapport avec leur vécu.
"Nous avons sauté sur l'occasion. En effet, nous n'avions pas envie de proposer uniquement des activités de détente. Dans le temps, nous ne l'aurions peut-être pas fait parce que nous trouvions que tout devait venir des jeunes. Mais nous avons rectifié le tir. Il est bon de savoir donner aussi des impulsions.
Nous avons organisé trois activités supplémentaires et nous les avons annoncées comme d'habitude, par nos dépliants mensuels et par le bouche à oreille. Chaque activité était encadrée par un duo : un représentant de Kids et un intervenant extérieur. Les jeunes étaient libres de participer ou non, mais nous voulions qu'ils prennent le projet au sérieux. Cela a bien fonctionné."

La première activité s'intitulait 'Alter Ego'.
"Oui, il s'agissait d'une séance photo avec un photographe professionnel qui avait tout un studio avec lui. Les jeunes pouvaient se déguiser et montrer ainsi qui ils étaient ou qui ils voulaient être. Ils ont trouvé l'idée 'cool', mais cela a donné beaucoup de stéréotypes. Nos jeunes admirent la maffia, Al Pacino est leur modèle. Le résultat? Une mosaïque de photos sur un mur couvert de portraits soi-disant typiques. Avec d'autres déguisements, nous aurions peut-être pu dépasser ces clichés. C'était donc une occasion un peu ratée. Il n'empêche que ce cliché 'maffia' est profondément ancré en eux et les attire énormément."

La deuxième activité était intitulée '2060 Cool in Beeld'.
"Nous avons donné aux jeunes dix appareils photo jetables avec pour mission de faire des photos de personnes de diverses nationalités dans le quartier, du meilleur boulanger, d'une personne en uniforme, de ce qu'ils feraient s'ils gagnaient au lotto, de l'endroit le plus beau et le plus laid dans le quartier, etc. Ces photos en disent long sur eux-mêmes et sur la manière dont ils perçoivent le quartier. Ils le connaissent bien et ils connaissent aussi beaucoup de monde. Et même s'ils ne le trouvent pas toujours très beau, ils en sont fiers et ils s'y sentent chez eux. Il est étonnant de constater aussi qu'à certains moments, ils se sentent marocains, et à d'autres, plutôt anversois. Ils ne peuvent pas comparer avec Gand ou Bruxelles, car ils n'y sont jamais allés. Détail amusant : ils s'associent plutôt à une BMW qu'à une Mercedes!"

Enfin, il y a eu 'Make Your own Song'.
"Sous la houlette d'un artiste hiphop, ils ont réalisé des morceaux de rap. Trois jeunes étaient tellement doués qu'ils ont pu se produire à la 'Journée des Musiciens'. Ils ont vraiment du talent. Ils ont d'ailleurs composé un texte qui exprime bien leur agressivité à l'égard de la société. Il y est question de meurtres, de bains de sang, de couteau et de flingue… Mais dans ce cas-ci, ils en ont fait quelque chose de positif, un bon morceau.
Ils ont également écrit un texte sur l'attaque de banque parfaite! C'est évidemment très révélateur de leur univers de vie, mais nous avons tout de même trouvé cela un peu excessif."

Votre conclusion?
"Ces jeunes ne sont pas bêtes. Ils peuvent par exemple être d'excellents joueurs de quizz. Mais ils ont tous un parcours scolaire peu valorisant. Ils sont considérés comme des jeunes qui dérangent, ils se font souvent arrêter, ils sont brouillés avec la société. La moindre des choses que nous puissions faire, c'est leur proposer des expériences positives."

"NOUS SOMMES OUVERTS À LEURS RÉCITS"

Sofie Devocht,
Recht-Op
Lange Lobroekstraat 34,
2060 Antwerpen
03 / 235 18 81,
jongeren@recht-op.be

Recht-Op est une association où les pauvres prennent la parole. Les activités pour les jeunes ont démarré à la demande des parents, qui souhaitaient que leurs enfants puissent avoir un endroit à eux. "Nous voulons aussi donner la parole aux enfants", explique l'animatrice Sofie Devocht. "Nous écoutons activement ce qu'ils racontent et nous en tenons compte, parfois au moment même, parfois de manière informelle, parfois au travers d'une activité."

Quels jeunes participent à vos activités?
Sofie Devocht : "Un de nos jeunes a écrit dans le rapport pour le conseil de la jeunesse : 'Nous, les jeunes de Recht-Op, nous avons tous une histoire particulière, avec une situation familiale difficile et des difficultés à l'école….' A l'occasion du film Ben X, la discussion a tourné autour du harcèlement. Tous les jeunes, sans exception, ont raconté qu'ils ont été harcelés ou qu'ils le sont encore. Parce qu'ils sont différents, qu'ils ne portent pas les bons vêtements, qu'ils ne savent pas s'exprimer pour se défendre. A Recht-Op, c'est différent. Aussi différents soient-ils, les jeunes se respectent. Ils n'ont pas besoin de mots pour se comprendre. L'expérience de la pauvreté crée des liens entre eux. Et ils se sentent ici chez eux."

Comment cela se fait-il?
"Nous les prenons au sérieux et nous les respectons. Nous les aimons bien. Nous nous intéressons à qui ils sont, même si nous vivons de manière totalement différente. Nous n'avons pas grandi dans la pauvreté et nous avons un tout autre passé. Ils le sentent aussi. Mais ils perçoivent très bien si vous êtes sincère ou pas. 'Vous êtes là pour nous', a dit un des jeunes. Ils ne sont pas habitués à cela. Beaucoup de gens les qualifient de marginaux. Ils ont une image négative d'eux-mêmes, car ils n'entendent que des reproches. Ici, c'est différent. Nous écoutons ce qu'ils ont à dire et nous considérons que cela vaut la peine. Nous prenons leurs soucis à cœur et nous essayons d'apporter une ébauche de solution. Quand le problème est grave, nous les envoyons au JAC (Jongeren Advies Centrum), par exemple. On investit beaucoup de notre temps, dans le jeune lui-même, mais aussi dans les parents, le JAC ou dans le mouvement de jeunesse. Cela peut être une première étape pour trouver un endroit ailleurs."

Comment faites-vous pour leur donner la parole?
"Cela n'a pas été facile. Ce sont des jeunes blessés avec qui on n'applique pas n'importe quelle méthode. Parfois cela marche, parfois pas. Nous avons essayé différentes choses, un jeu de rôles, un collage…

qui ont suscité peu d'enthousiasme. Plusieurs sorties ont bien marché, en revanche. Comme une exploration du quartier durant laquelle ils ont dévoilé beaucoup de choses, ou une visite à Breendonk, avec un guide très motivé. Les jeunes ont aussi réalisé un chouette reportage photo sur notre quartier. Le message est passé, petit à petit. A un moment donné, ils se sont dits : 'Nous ne sommes pas ici uniquement pour nous amuser, nous voulons aussi faire entendre notre voix'."

Comment la font-ils entendre?
"Souvent à des moments inattendus. Tous les mercredis, nous mangeons nos sandwichs ensemble. Les jeunes viennent un peu souffler après l'école, et c'est en général assez chaotique. Une fois, quelqu'un a parlé politique et à notre grand étonnement, la conversation s'est poursuivie. De la politique, on est passé à l'enseignement et à des thèmes qui les préoccupent manifestement. Nous avons embrayé là-dessus et laissé tomber le programme prévu. En fin de compte, ils ont même voté pour celui qui avait les meilleurs arguments! Cette discussion n'était pas préparée, mais elle a été très intéressante. Si nous avions proposé un débat sur la politique ou l'enseignement, la sauce n'aurait certainement pas pris de la même façon!"

Les jeunes se sont aussi fait entendre au conseil de la jeunesse.
"Oui. Au début, les jeunes ne se sentaient guère concernés. Mais quelques-uns nous ont accompagnés pendant plus d'un an et ont rédigé à la fin un rapport sur dix thèmes qui les intéressaient. Par exemple, que le langage utilisé aux réunions est difficile et parler tout le temps les ennuie. Qu'il est important de ne pas être harcelé dans un mouvement de jeunesse. Que les professeurs doivent avoir du respect pour leur situation familiale. Qu'il ne faut pas orienter trop vite les jeunes dans l'enseignement spécial. Que les logements sont trop chers pour ceux qui veulent vivre seuls. Que nous devons mieux connaître d'autres cultures pour mieux nous entendre. Que le sport devrait être gratuit. Qu'il est ennuyeux de devoir lire tant de choses dans un musée, les activités interactives sont plus amusantes. Qu'il faudrait un pass pour pouvoir assister à des fêtes, des concerts, des spectacles, des films, pour seulement 2 euros. Et ainsi de suite. C'était assez impressionnant.
Ce qui a été très impressionnant aussi, c'est la visite des mandataires politiques locaux que nous avions invités pour montrer qui nous étions. Tous les jeunes ont participé aux préparatifs et chacun avait sa tâche : accueil des visiteurs, découverte ludique des lieux, réception, présentation PowerPoint, explications, etc. Ce fut un moment de visibilité qu'ils ont marqué de leur empreinte. A la fin, l'échevin de la jeunesse est resté une demi-heure de plus pour discuter avec eux. Ils ont trouvé ça super chouette. Le conseil de la jeunesse a tenu compte de quelques-unes de leurs suggestions. C'est un stimulant pour continuer."

"UN DISCOURS SOUVENT EN DÉCALAGE AVEC LA RÉALITÉ"

Rachel Pereira,
Convergences asbl
Boulevard de la Révision 36,
1070 Anderlecht
02 / 523 82 46,
convergencesasbl@gmail.com
www.convergencesasbl.be

Dans le milieu de l'aide sociale, les urgences sont telles qu'on prend rarement le temps de s'interroger sur la pertinence des actions entreprises. C'est pourtant ce qu'a voulu faire l'asbl Convergences en réponse à l'appel à projets de la Fondation Roi Baudouin, explique Rachel Pereira, directrice : "Nous avons saisi cette occasion pour chercher à mieux connaître la réalité quotidienne de notre public. Et pour vérifier si les services que nous lui proposons sont en adéquation avec ses besoins."

Pourtant, ce public, vous le connaissez bien…
Rachel Pereira : "Oui, bien sûr. Nous sommes implantés depuis 1998 dans le quartier de Cureghem, à Anderlecht, et nous travaillons sur plusieurs fronts pour favoriser l'intégration de familles et de jeunes d'origine étrangère : par des ateliers de formation et de détente, des cours d'alpha, un soutien scolaire, une permanence sociale… Depuis cette année, nous organisons également une halte-garderie. Les parents disposent ainsi d'un lieu d'accueil pour leur enfant en bas âge pendant qu'ils vont travailler ou suivre une formation.
Nous savons donc que notre public cumule diverses formes de fragilité (sociale, économique, scolaire, linguistique, culturelle) et qu'il peut être globalement qualifié de 'pauvre'. Mais la pauvreté est un phénomène complexe et multidimensionnel, qui peut recouvrir des vécus très différents. Pour une association comme la nôtre, il est important d'avoir une image aussi fine que possible de ce que vivent les gens. C'est pour cela que nous avons voulu créer des espaces d'expression sur la pauvreté."

Comment avez-vous présenté cette démarche?
"Nous avons eu tout un débat interne pour savoir s'il était opportun d'expliquer le but du projet aux enfants et aux parents. D'un côté, c'est une question de transparence; mais leur dire qu'on veut parler de leur pauvreté risque aussi d'avoir un effet stigmatisant et de produire un discours moins spontané. Finalement, nous avons opté pour une information large, en mettant l'accent sur l'intérêt de leurs témoignages pour le travail de l'association. En gros, notre message a donc été : nous voulons vous écouter afin de mieux vous connaître et donc de mieux vous aider. Selon moi, un tel projet présente aussi d'autres plus-values : favoriser l'image de soi et le bien-être psychologique, prendre conscience de ses ressources personnelles, enrichir les liens entre parents et enfants… Mais nous n'avons pas mis cela explicitement en avant."

Quelle forme prend cet espace d'expression?
"Avec les tout petits qui fréquentent la halte-garderie, nous organisons des ateliers parents-enfants : à partir d'une activité faite par ou avec l'enfant, comme un jeu, un dessin ou petit bricolage, l'animatrice incite les parents à parler de leur vécu, qu'il s'agisse de leur propre enfance, de leur situation actuelle, de la manière dont ils voient leur avenir et celui de leur enfant. Cela permet aussi aux parents de découvrir le matériel pédagogique de la halte-garderie et de rentrer chez eux avec des idées d'activités stimulantes à faire avec leur enfant.
Avec les 6-12 ans, nous faisons des mini-débats : les enfants sont répartis en petits groupes, selon leur âge, et discutent entre eux. Les premières fois, nous leur avons demandé de parler de la manière dont ils voyaient leur vie aujourd'hui ou demain. Mais en fait, les échanges sont souvent plus riches quand on aborde le vécu des enfants en partant d'un sujet plus ouvert ou plus anodin, comme les vacances ou la coupe du monde de foot."

Que faites-vous de ce matériel d'observation?
"Nous avons pris l'option de récolter tous les témoignages à l'état brut pour en faire un recueil illustré de dessins d'enfants. Mais nous en tirons aussi des enseignements que nous exploitons dans notre travail quotidien. Par exemple, les mini-débats ont montré que beaucoup d'enfants rêvaient de pratiquer un sport, mais n'avaient pas l'occasion de le faire : parce que c'est trop cher, parce qu'il n'y a pas de club dans le quartier… Or, nous avions très peu d'activités sportives dans notre programme, et nous avons donc décidé de remédier à cela.
Un autre enseignement intéressant est de voir qu'un grand nombre d'enfants tiennent un discours en décalage complet avec leur réalité quotidienne. On assiste même parfois à une véritable surenchère : si l'un d'entre eux prétend qu'il a une grande maison avec un jardin, le suivant va dire qu'il a une piscine dans son jardin et le troisième qu'il a deux piscines… C'est souvent le signe d'un malaise : il faut être bien dans sa tête et dans vie pour reconnaître qu'on doit partager sa chambre avec quatre frères et sœurs. Au moment même, l'animateur accepte toujours le discours des enfants – ou des parents – tel qu'il est : une confrontation trop directe avec la réalité risquerait de les mettre mal à l'aise. Mais quand l'occasion s'en présente, nous prenons le temps de retravailler cela avec eux, de voir ce qui les pousse à s'inventer une vie imaginaire, de discuter de leurs représentations du bonheur, de l'avenir… Est-ce que plus on a de Playstations, plus on est heureux? Il faut le faire avec doigté, en veillant à ne pas briser le lien de confiance qui s'est établi avec les enfants et les familles : si on leur propose un moment d'expression libre, il ne faut pas qu'ils aient ensuite l'impression que le but était en fait de critiquer leur mode de vie! Et puis, on sait que le discours 'moralisateur' n'est pas efficace. C'est pourquoi nous sommes aussi en train de réfléchir à des outils d'exploitation plus indirects, qui passent par exemple par le jeu ou l'expression créative."

"DEVANT LE MICRO, LES JEUNES RÉVÈLENT TOUTE LEUR FRAGILITÉ"

Renaud Boulet/Christian Falone,
Samarcande
Rue de Theux 51-53,
1040 Etterbeek
02 / 647 47 03,
samarcande@skynet.be,
www.samarcande.be

Les Carnets de Route de l'asbl Samarcande sont des interviews radiophoniques d'une heure. Sauf que la vedette du jour n'est pas une personnalité connue, mais un jeune en rupture avec la société. Environ 170 de ces témoignages ont déjà été recueillis à ce jour. "C'est un matériel d'une richesse, d'une profondeur et d'une authenticité étonnantes, qui donne une image beaucoup plus nuancée de ces jeunes réputés difficiles", dit Christian Falone, éducateur et animateur du projet.

Christian Falone : "Ce projet a d'abord été mené avec des jeunes catalogués comme délinquants et placés en centre fermé. Depuis 2009, nous l'avons étendu, avec l'aide de la Fondation Roi Baudouin, à des jeunes en errance, à des mineurs étrangers non accompagnés, au public de certaines AMO… Le fait de travailler en IPPJ ou en milieu ouvert nécessite certains aménagements pratiques, mais le concept reste fondamentalement le même : offrir un espace d'expression et une écoute à un jeune, lui donner l'occasion de faire un récit de vie, de se confier… C'est une sorte d'exercice d'introspection que nous aurions tous intérêt à faire, mais qui est particulièrement utile et enrichissant pour des jeunes qui ont eu un parcours chaotique."

Est-ce que vous préparez l'interview avec le jeune?
"Oui, la préparation est une phase indispensable. L'expérience montre que l'improvisation ne marche pas. Dans la plupart des cas, la charge émotionnelle des témoignages est tellement forte qu'on ne peut pas simplement mettre un micro sous le nez du jeune : il faut d'abord établir une relation de confiance. Cette première prise de contact permet aussi au jeune de choisir les musiques qu'il veut diffuser durant l'émission et elle m'aide à structurer l'entretien, en sachant quels thèmes aborder et dans quel ordre. Pour des raisons pratiques, le délai entre la préparation et l'enregistrement est parfois très court, mais il faut toujours bien scinder ces deux moments."

Vous diffusez toutes les interviews?
"Non, pas toutes. Dès le départ, nous sommes très clairs là-dessus : l'interview est gravée sur un CD, qui est remis au jeune et dont il est libre de faire ce qu'il veut. Quelques-uns décident de le garder pour eux, comme un souvenir intime. C'est leur choix et nous le respectons. Beaucoup le font écouter à leurs parents, à des amis, à des proches… C'est pour eux un moyen de leur dire des choses qu'ils ont sur le cœur et qu'ils ne leur auraient sans doute jamais dites de vive voix. Nous expliquons aussi au jeune que, s'il est d'accord, son témoignage (anonymisé) pourra être diffusé sur plusieurs radios et sur notre site

internet afin que d'autres personnes entendent son récit de vie. La plupart d'entre eux acceptent. Nous disposons ainsi d'environ 170 copies de ces Carnets de Route. C'est une base de données d'une richesse inouïe que nous aimerions pouvoir valoriser afin de donner une image beaucoup plus nuancée de ces jeunes, que l'on qualifie volontiers de dangereux, violents ou asociaux."

Quelle position adoptez-vous comme intervieweur?

"J'adopte la position de celui qui s'efforce de comprendre sans juger. Dès que le jeune sent un jugement, un discours moralisateur, il risque de se fermer. D'un autre côté, il ne faut pas perdre de vue non plus la dimension éducative du projet : le Carnet de Route doit être utile au jeune et l'aider à se construire. Si un jeune me raconte qu'il vole, je ne dis pas que c'est mal, ni que c'est bien, je lui demande de m'expliquer pourquoi et comment il a été amené à faire ça. Souvent, on arrive ainsi à le mettre devant certaines contradictions et à le faire avancer. J'essaie d'aider le jeune à aller le plus loin possible dans la sincérité, mais en respectant toujours les limites qu'il se fixe. S'il ne souhaite pas en dire plus sur un sujet parce que c'est trop douloureux pour lui, je respecte ce choix, je ne le pousse jamais au-delà de ses derniers retranchements."

Est-ce que les jeunes expriment une révolte?

"La plupart d'entre eux parlent de leur souffrance, mais sans exprimer ouvertement de révolte contre leurs parents ou contre la société. Ils n'ont pas non plus de revendications claires par rapport au pouvoir politique. Leur révolte, ils la manifestent par des comportements déviants plutôt que par des mots. Mais en fait, ce qui est le plus frappant, c'est que tous ces témoignages expriment fondamentalement la même chose, au-delà de leurs parcours de vie très différents : un immense besoin d'amour. Devant le micro, les masques tombent. Même certains jeunes placés en IPPJ pour des actes graves craquent émotionnellement. Pour une fois que quelqu'un les écoute, ils se livrent avec une authenticité bouleversante et révèlent toute leur fragilité derrière leur carapace de 'caïds'.
Je suis toujours très touché aussi par la manière dont les jeunes s'appliquent pour faire une bonne interview. Ils jouent vraiment le jeu. Alors qu'ils ont généralement du mal à s'exprimer dans la vie de tous les jours, ils se mettent tout à coup à soigner leur expression, ils trouvent des mots surprenants, parfois même des images poétiques. Il n'est pas rare que l'entretien aborde des questions plus philosophiques : le bonheur, le rôle du père, pourquoi vit-on... Même des jeunes dont l'éducateur vous dit : 'Il ne vous dira rien, il est quasiment autiste' peuvent faire des interviews d'une richesse étonnante. On ressent chez eux une très grande envie de parler. Parfois, alors que l'émission est finie, il y en a qui me disent 'Vous pouvez encore me poser des questions, m'sieur?'…"

"LA PIRE FORME DE PAUVRETÉ, C'EST LE MANQUE DE RÉSEAUX"

Giancarlo Paglia,
Service d'Actions sociales
Rue Jonruelle 15,
4000 Liège
04 / 227 11 82,
sasamo@skynet.be

Comme d'autres associations d'aide en milieu ouvert, le SAS (Service d'Actions sociales) a été contacté dans le cadre de la recherche pilotée par le Réseau wallon de Lutte contre la Pauvreté afin de recueillir la parole des jeunes. D'emblée, il a opté pour une méthodologie active et participative sous la forme d'une enquête menée par les jeunes eux-mêmes. "Cela correspond à la philosophie de base de notre association", explique Giancarlo Paglia : "ne pas se complaire dans un rôle de victime de l'injustice sociale, mais s'inscrire dans une démarche collective qui débouche sur des actions concrètes."

Giancarlo Paglia : "Le SAS est actif depuis 1982 dans le quartier Saint-Léonard, au nord de Liège. C'est un ancien quartier bourgeois qui, comme d'autres, s'est peu à peu paupérisé : aujourd'hui, le revenu moyen y est le plus bas de tout l'arrondissement. Il compte donc une population très précarisée, avec beaucoup de petits pensionnés d'origine belge ou issus de l'immigration ancienne; et d'autre part, des communautés plus jeunes et arrivées plus récemment, qui appartiennent à une trentaine de nationalités différentes. C'est dans ce contexte que nous nous efforçons, en tant qu'AMO, de mener un travail de prévention et d'intégration sociale, culturelle et économique."

Quelle a été votre méthode pour recueillir la parole des jeunes sur la pauvreté?

"Nous avons imaginé de transformer le groupe cible en groupe témoin. Pour cela, nous avons proposé à des jeunes de se mettre dans la peau de reporters radio et de mener leur propre enquête sur la pauvreté en allant interroger divers témoins, depuis le responsable de CPAS jusqu'au SDF qui dort dans un carton à la gare. Ils ont ainsi été amenés à se demander ce que c'est, au fond, d'être pauvre aujourd'hui en Belgique, à se situer par rapport à cela, à faire éventuellement des propositions. Au lieu d'être des objets d'étude, les jeunes deviennent ainsi des acteurs qui se positionnent par rapport à une problématique. C'est notre vision de l'action sociale : toujours aider les gens à pointer un problème, puis les inciter à mettre en place une action, qu'elle soit 'contre' ou 'pour' quelque chose. Cette stratégie s'oppose à une vision passive de la pauvreté, qui se victimise et qui amène ses fausses 'solutions', comme la délinquance."

Quel est le profil des jeunes qui ont réalisé cette enquête?

"Il s'agit d'un groupe mixte, avec une majorité de jeunes filles et une moyenne d'âge de 18 ans. Beaucoup de ces jeunes sont issus de filières de réfugiés politiques, notamment d'origine subsaharienne, et

commencent à trouver une certaine stabilité en Belgique. Ils ont un certain dynamisme et des ambitions dans la vie. On le voit par exemple à la manière dont ils font appel à d'autres services de notre association, comme le soutien scolaire ou l'aide à la recherche d'un job étudiant. Ce sont donc des jeunes qui ont encore un pied dans la précarité, mais qui sortent peu à peu de la pauvreté la plus grave. Ce statut un peu intermédiaire en fait des témoins privilégiés et il était intéressant de connaître leur perception de la pauvreté."

Vous les avez préparés à mener cette enquête?
"Oui, bien entendu. Le groupe a suivi une formation au maniement des appareils et aux techniques d'interviews : comment structurer un entretien, quelle est la différence entre une question ouverte et fermée… Les jeunes ont élaboré eux-mêmes un questionnaire, qu'ils ont d'abord testé. Lors de leur réunion hebdomadaire avec l'éducateur qui les suit, ils écoutent les interviews réalisées par les uns et les autres, ils en débattent, ils font des commentaires, des critiques… Ils acquièrent ainsi des compétences techniques et relationnelles, ils améliorent leurs capacités d'expression. Tout cela pourra leur être utile plus tard. Je crois d'ailleurs très fort à la plus-value de la démarche journalistique parce qu'elle développe par essence l'empathie, la faculté de compréhension, le sens de la nuance, la capacité à se mettre à la place de l'autre. Vous savez, le propre d'un jeune, c'est de croire qu'il est le seul à avoir raison! Il fonctionne souvent par clichés, il dit par exemple : 'celui-là, c'est un raciste'. Mais ce qui est intéressant, c'est d'aller au-delà du stéréotype : est-ce que la personne est vraiment raciste? Et si oui, comment quelqu'un devient-il raciste? C'est beaucoup plus riche que d'en rester aux clichés…
Il y a aussi tout le travail de recherche que cela implique. Un journaliste doit s'informer, se poser des questions. Quels sont les mécanismes de protection sociale, comment est-ce que ça marche? Le CPAS, tout le monde connaît ça, mais qui est vraiment capable, à 18 ans, d'expliquer comment fonctionne cette institution? Et une agence immobilière sociale, c'est quoi? Pour répondre à ce genre de questions, les jeunes ont dû aller à la rencontre de l'autre, étoffer leur réseau. Et ça, pour moi, c'est vraiment capital : celui qui a un réseau riche et diversifié, même s'il n'a pas beaucoup d'argent, finira toujours par s'en sortir. La pire forme de pauvreté, c'est le manque de réseaux."

Comment allez-vous exploiter ce matériel?
"Nous comptons organiser, à la rentrée prochaine, un grand débat sur la pauvreté, qui utilisera bien entendu tout ce travail d'enquête et auquel les jeunes participeront activement. Entre-temps, une autre institution liégeoise leur a demandé de recueillir le témoignage d'immigrés de la première génération dans le cadre d'une recherche sur la mémoire orale. C'est une belle reconnaissance de leur travail – et un éclairage de plus sur la réalité de la pauvreté, hier et aujourd'hui! "

"LES JEUNES VEULENT AVOIR LEUR PLACE DANS LA VILLE"

Thomas Peeters,
't Lampeke
Ridderstraat 147,
3000 Leuven
0498/69 30 63,
info@dentube.be.be

't Lampeke à Louvain entend lutter contre la précarité et l'exclusion sociale et accroître la qualité de vie dans le quartier. "Nous proposions déjà tout un éventail d'activités, mais voulions faire quelque chose de plus pour les jeunes du quartier", raconte leur animateur, Thomas Peeters. "Ils ont beaucoup de talents et nous voulions les exploiter."

Qui sont ces jeunes?
Thomas Peeters: "Ils traînent en rue et dans les endroits publics accessibles à tout le monde. Ce qui leur manque, c'est un endroit à eux, où ils se sentent bien. Or c'est précisément ce dont ils ont besoin. Ils reçoivent souvent des signaux leur faisant comprendre qu'ils ne sont nulle part les bienvenus. A l'école, ça ne marche pas, ils se font souvent harceler, les policiers sont racistes, disent-ils… L'idée 'tout le monde est contre moi' est évidemment typique de tous les ados, mais chez nos jeunes, elle pèse encore plus lourd du fait de leur histoire. Ils entrent souvent dans une spirale négative, que nous essayons justement de briser. Nous leur offrons un endroit à eux où nous pouvons collaborer de manière positive. Nous sommes de leur côté, ils le sentent, et nous les acceptons tels qu'ils sont. Ce qui ne veut pas dire que nous sommes toujours d'accord avec ce qu'ils font, mais c'est une autre histoire.
En été, nous avons essayé de faire des choses qui leur plaisaient. Tout n'a pas marché, mais cela fait partie de la vie. En tout cas, le camp d'été a été un succès. Comme le projet 'graffiti' et la 'babbelbox'."

Une babbelbox, c'est une caméra qui enregistre leurs réactions?
"Nous cherchions une manière pour les faire parler de leur vécu et ça a super bien marché. Nous posions des questions du style 'De quoi serais-tu fier si tu l'avais réalisé un jour?', 'Que ferais-tu si tu étais président de la Belgique?' ou 'Quel est ton plus grand rêve?' Ils ont beaucoup parlé de leurs perspectives d'avenir. Le fait que nous les filmions les a passionnés. Ces films sont restés en interne, il était trop difficile pour eux de les montrer au monde extérieur. Nous l'avons fait plus tard avec un film sur leur 'parkour', un sport qui vient de la banlieue parisienne. Nos jeunes l'appelaient le Yamakasi."

De quoi s'agit-il?
"C'est un mélange de break dance, d'acrobatie et d'athlétisme. Toute la ville devient un terrain de jeu. Ils courent dans les rues et sur les places tout en réalisant des acrobaties. Ils sautent sur les murs, franchissent des barrières, grimpent le long de poteaux, exploitent toutes sortes d'obstacles : escaliers, rampes, luminaires,… C'est un sport assez spectaculaire, très explosif, qui demande beaucoup de force, de

souplesse et d'équilibre. Mais cela a aussi une valeur symbolique : la ville est leur terrain de jeu et ils le revendiquent."

Comment les gens ont-ils réagi?
"Pendant l'activité, ils regardent, évidemment. Les jeunes ont monté eux-mêmes le film, avec l'aide de collaborateurs du Link in de Kabel, un centre d'apprentissage informatique. Nous avons projeté le film lors de la 'Journée contre la pauvreté et l'exclusion sociale'. Un des jeunes l'a présenté, un autre a été interviewé en direct. Ils ont ainsi permis aux habitants du quartier et aux politiques de découvrir un peu de leur vécu. Ils posaient en fait publiquement la question : 'Quelle est notre place dans la ville?' Ils voulaient montrer qu'ils ne font rien de mal et qu'ils n'aiment pas être regardés de travers. Se présenter comme ça sur une scène n'est pas évident. Mais par après, ils en étaient très fiers."

Vous avez constaté une différence après?
"Les activités pour les jeunes connaissent toujours des hauts et des bas, en fonction des changements de groupes ou de personnel. Nous nous trouvions à l'un de ces moments charnière, mais en un an, les choses ont changé. Le groupe s'est élargi, l'ambiance s'est améliorée et nous avons vécu beaucoup de bons moments. Le camp d'été, par exemple, a été un moment clé. Les jeunes ont ressenti l'envie de faire plus d'activités de ce genre. Ils se sont rendu compte aussi que leur comportement détermine la manière dont ces activités se déroulent. Par extension, cela vaut aussi dans la vie ordinaire et dans la société, et c'est ce que nous cherchons à leur inculquer. Un dvd ou un moment de visibilité sont des étapes importantes, cela les aide à rester impliqués et enthousiastes. En faisant des choses ensemble, ils acquièrent de la confiance. Et cela leur permet d'être plus ouverts et de faire un pas de plus. Ce qui alimente une spirale ascendante d'expériences positives et une confiance sans cesse croissante. Depuis lors, il est même question d'émissions télé et d'un parkour à Londres! Ce sont de grands défis et des opportunités formidables, dont ils sont les initiateurs."

En va-t-il de même pour d'autres activités?
"Le principe reste toujours le même. On démarre ensemble, le projet connaît des hauts et des bas et on l'adapte en cours de route. Quand ça ne marche pas, on en tire les leçons pour la fois suivante. Après le film, nous avons voulu essayer une activité avec des photos, mais cela ne leur a pas plu et nous en sommes donc restés là. Parfois, nous insistons un peu, même s'il y a des réticences au départ. L'an dernier, nous avons participé à une opération de nettoyage du quartier organisée par la ville. Au départ, leur stratégie consistait à se demander comment obtenir de l'argent et en faire le moins possible. Nous avons vraiment dû les traîner pour qu'ils ramassent quelques papiers. Cette année, ils étaient plus motivés et ils ont vraiment participé. Ils voulaient montrer au quartier ce dont ils étaient capables."

"CHEZ LES ENFANTS ROMS, IL Y A TOUJOURS DANGER D'EXPLOSION"

Lien Van de Ven,
VLOS
Kasteelstraat 4,
9100 Sint-Niklaas
03 / 766 29 13,
luc.wilde@gmail.com

Sint-Niklaas compte environ 150 enfants roms. Une quinzaine d'entre eux se rendent tous les mercredis au local du VLOS, une association pour réfugiés. Les enfants viennent y faire leurs devoirs et jouer. "Ce sont les écoles qui nous les envoient. Elles ne savent souvent plus que faire de ces enfants", dit Lien Van de Ven, animatrice bénévole.

Et vous, vous savez comment vous y prendre?
Lien Van de Ven : "J'ai déjà été active dans un mouvement de jeunesse traditionnel et je me suis toujours intéressée aux enfants qui ont moins de chances dans la vie. Je suis en stage au VLOS, en tant qu'étudiante en pédagogie. Dans le cadre de mon travail de fin d'études, j'ai conçu un jeu (ROMA-wijze, pour 'Reageren Op Maatschappelijk Aanvaardbare wijze') pour apprendre aux enfants roms de 11 à 13 ans à gérer leurs frustrations. Ils réagissent en effet souvent de manière très impulsive et violente. Ils jettent leur cahier de devoirs quand ils n'arrivent pas à faire un exercice, ou bien ils s'en vont furieux s'ils n'ont pas gagné un jeu ou un match. Ce jeu a pour objectif de leur apprendre à mieux maîtriser leurs émotions. Tant qu'ils n'y arrivent pas, ça ne marchera jamais à l'école."

En quoi consiste ce jeu?
"Tous les mercredis, je m'isole une bonne demi-heure avec 2 ou 3 enfants, pendant six semaines consécutives. Chaque semaine, j'aborde un thème qui fait suite au précédent. J'ai mis au point une boîte de matériel avec des petits jeux, des tâches, des fiches… autour de six thèmes : les émotions de base, jouer ensemble, le feu rouge, etc. Je les aide d'abord à reconnaître les émotions de base au moyen de personnages de bande dessinée : colère, peur, tristesse, joie,… Nous en parlons ensuite un moment et je leur demande d'illustrer à leur tour ces sentiments. Lors de la deuxième rencontre, nous jouons à un jeu qui consiste à rassembler les six émotions de base : ils n'y réussissent que s'ils s'écoutent, s'ils attendent leur tour, s'ils s'expriment clairement, s'ils acceptent de perdre, etc. Le troisième jeu a trait aux frustrations : les choses qui ne vont pas en classe, à la plaine de jeux, à la maison, en rue… La quatrième fois, nous continuons avec des jeux de rôles. Lorsqu'ils sont frustrés et qu'ils 'explosent', cela a généralement des conséquences néfastes. Nous nous exerçons à réagir autrement. Les enfants découvrent alors que les conséquences sont différentes. Le cinquième jeu les amène, sans qu'ils le sachent au début, à se contrarier les uns les autres. C'est très frustrant. Une courte présentation PowerPoint les incite à réfléchir ensemble aux manières de réagir quand ils se sentent en colère. J'utilise pour cela les feux rouge,

orange et vert qui représentent chacun un comportement différent. Le sixième jeu est une variante du 'Ne t'en fais pas', qui exploite à nouveau les trois couleurs des feux de signalisation. Je les remercie ensuite pour leur participation."

Ce jeu a-t-il porté ses fruits?
"Ils l'ont en tout cas trouvé très amusant. Ils le réclamaient même et ils renonçaient pour cela à leur moment de temps libre. Ils ont apprécié qu'on leur accorde de l'attention. Il est clair aussi qu'ils ont pris conscience de certains de leurs comportements et qu'ils ont bien compris le principe des feux. Et aux moments où une situation devenait difficile, c'était bien pratique de pouvoir dire 'stop' et de se ressaisir. D'ailleurs, ils ont toujours leurs petites cartes avec eux. D'autres enfants ont spontanément demandé à pouvoir participer au jeu. Ils s'amusent mieux ici que chez eux. Le moment le plus difficile de l'après-midi, c'est quand ils doivent partir!"

Comment avez-vous développé ce jeu?
"En les écoutant très attentivement et en cherchant quels étaient leurs intérêts et leurs aptitudes. Nous avions d'abord essayé de faire un petit journal et expérimenté le jeu de la grenouille, mais cela ne marchait pas. Pour qu'ils comprennent et modifient éventuellement leur comportement, il fallait coller autant que possible à leur vécu. Le jeu évolue aussi en fonction de ce qui s'est passé la fois précédente. Les jeux de rôles, par exemple, partent des situations qu'ils ont racontées la semaine d'avant. Avec cette approche, nous espérons aussi pouvoir aider les enseignants à gérer ces enfants et à leur donner davantage de chances dans l'enseignement. Plusieurs écoles ont accueilli positivement l'initiative et veulent l'essayer."

Une animatrice pour deux ou trois enfants, c'est de l'intensif!
"Il le faut, sinon ça ne marche pas. Pour l'école de devoirs, c'est la même chose. Nous avons besoin d'au moins cinq bénévoles pour quinze enfants. De plus, j'ai pu compter sur l'appui des collaborateurs du VLOS et d'un enseignant. Le changement, cela demande beaucoup d'investissement, de soutien et de confiance. Nous impliquons aussi les parents. Nous allons chercher les enfants chez eux et nous parlons avec les parents. Ils adorent leurs enfants et nous les incitons à les envoyer à l'école. S'ils ne le font pas, ils risquent d'avoir des problèmes avec la justice ou de perdre leur allocation du CPAS, c'est aussi un bon moyen de pression.
Mais cela vaut la peine. Ces enfants, et avec eux toute leur culture, sont rejetés depuis des siècles. Cela ne changera pas d'un coup de baguette magique. Les rendre davantage capables d'affronter les difficultés de la vie, c'est un petit pas dans la bonne direction."

"PLUS QUELQUE CHOSE EST NOMMÉ, MOINS ON EN SOUFFRE"

Frédérique Van Leuven,
Le Méridien
Rue du Méridien 68,
1210 Bruxelles
02 / 218 56 08,
lemeridien@apsy.acl.ac.be

Le Méridien est un service de santé mentale actif à Saint-Josse-ten-Noode. En plus d'un travail de prévention, il propose à la population de ce quartier défavorisé de Bruxelles des consultations individuelles et familiales à des tarifs adaptés. "Nous nous sommes interrogés sur le vécu des enfants dont un parent souffre d'une maladie mentale grave et nous avons voulu recueillir leur parole : comment vivent-ils cela, qu'ont-ils à dire et à proposer?", explique la pédopsychiatre Frédérique Van Leuven. Il en a résulté une série de récits de vie poignants, lucides et d'une très grande richesse.

Comment est né ce projet?

Frédérique Van Leuven : "L'action d'un service de santé mentale, surtout en milieu défavorisé, ne se limite pas à assurer une guidance pour de 'petits' problèmes psychologiques : nous sommes aussi amenés à traiter des pathologies très lourdes, comme des psychoses ou des troubles graves de la personnalité. Certains de ces patients viennent accompagnés d'enfants ou d'adolescents, qui restent dans la salle d'attente. Cela nous a interpellés : nous nous sommes demandé ce que pouvaient vivre ces jeunes et s'il ne fallait pas mener une action préventive pour et avec eux. Un premier projet expérimental, axé sur la créativité artistique et l'expression, est né en 2002. Il a réuni deux groupes d'enfants et d'adolescents dont les parents souffraient d'une maladie mentale. L'appel à projets de la Fondation Roi Baudouin nous a permis d'aller plus loin dans cette voie en recueillant cette fois leurs récits de vie."

Quelle a été la motivation de ces jeunes?

"Le projet a concerné une dizaine de garçons et de filles de 14 à 20 ans, qui ont grandi avec un parent souffrant d'une maladie mentale grave – un 'parent psychique', comme l'a joliment dit l'un d'entre eux. Beaucoup de ces jeunes ont aussi fait l'objet d'une mesure de placement, en institution ou en famille d'accueil. Nous leur avons expliqué que nous souhaitions recueillir et publier leurs témoignages (de manière anonyme) pour que d'autres personnes puissent savoir ce qu'ils avaient vécu et que leur expérience puisse servir à d'autres. Ils ont tous accepté avec enthousiasme, ce qui ne nous a pas surpris : l'évaluation de notre premier projet avait déjà clairement mis en évidence le besoin de ces jeunes d'être davantage écoutés, et d'abord par les professionnels du secteur."

Mais cette fois, il s'agit d'une démarche individuelle?
"Oui. Je rencontre chaque jeune séparément : l'intensité du témoignage ne permet pas une expression collective. L'entretien est enregistré, puis retranscrit le plus fidèlement possible. C'est un travail qui prend énormément de temps, chaque mot a son importance! Le jeune a la possibilité de relire la retranscription de son récit de vie. Ensuite, je regroupe certains éléments en une série de thèmes communs en vue d'une publication."

Quelle est la plus-value de cette démarche?
"Je dirais qu'elle est triple. D'une part, il y a la dimension thérapeutique : les enfants sont les grands oubliés dans la prise en charge des parents malades mentaux! Il y a même une sorte de tabou. Les professionnels qui sont en contact avec eux (éducateurs, assistants sociaux, magistrats, personnel des institutions…) sont généralement très mal à l'aise. On ne sait pas très bien quels mots utiliser, on se contente souvent de termes vagues ('tes parents ne vont pas bien, ils ont des problèmes…')… Or, instinctivement, les jeunes savent très bien ce qui se passe. Ils savent par exemple qu'ils doivent un peu être le parent de leur parent et ils peuvent accepter cette inversion des rôles, mais ils ont besoin qu'on le leur dise explicitement, qu'on les aide à mettre des mots là-dessus. Plus quelque chose est nommé, moins on en souffre."

Ils ont besoin d'être reconnus, en somme…
"Oui, c'est notre deuxième objectif : les faire reconnaître dans leur rôle d'accompagnant de leur parent. Ces jeunes ont une véritable expertise de la maladie, qui est rarement prise en compte. Une jeune fille raconte par exemple que, pendant toute son enfance, elle a accompagné sa mère à une consultation sans que le psychiatre ne lui adresse une seule fois la parole, pas même pour dire bonjour ou au revoir! On ne lui a rien expliqué, et on lui a encore moins demandé comment elle percevait la situation. Pourtant, c'était elle qui vivait au quotidien les crises de sa mère. En publiant ces récits de vie, nous voulons donc aussi répercuter la parole de ces jeunes et sensibiliser les intervenants professionnels : les enfants de malades mentaux ont une perception et une expérience qu'il est essentiel de mieux valoriser. Enfin, le projet a aussi pour but de suggérer des pistes d'action concrètes."

Quelles sont ces pistes?
"Les jeunes proposent de créer des groupes de parole, des systèmes de parrainage… Mais il y a déjà eu des suites concrètes à notre premier projet. Les jeunes avaient exprimé leur malaise quand ils allaient rendre visite à leur parent hospitalisé. En effet, la plupart des établissements psychiatriques ne disposent pas d'un lieu spécialement aménagé pour que cette rencontre puisse se faire dans de bonnes conditions. Nous avons alors ouvert un Espace-accueil, en collaboration avec un hôpital psychiatrique voisin. Ce concept, qui a été étendu entre-temps à d'autres services de psychiatrie, est un lieu neutre et intime qui contribue à maintenir le lien entre l'enfant et son parent à l'hôpital."

"L'ART BRISE LES STÉRÉOTYPES QU'ILS CONNAISSENT"

Moo Laforce,
Leren Ondernemen
Valkerijgang 26,
3000 Leuven
016 / 67 90 04,
moolaforce@hotmail.com,
www.lerenondernemenvzw.org

Leren Ondernemen est une association où les pauvres prennent la parole. La plupart des enfants qui s'y rendent fréquentent l'enseignement spécial. Une douzaine d'enfants de 10 à 14 ans ont participé pendant les vacances à une série d'activités artistiques. "Notre objectif n'est pas uniquement de les occuper, mais d'éveiller leur curiosité et de leur faire voir le monde autrement", explique l'animatrice, Moo Laforce.

Les enfants pauvres sont-ils ouverts à l'art?
Moo Laforce : "Oui, ils aiment regarder des livres d'art. Ils sont attirés par le théâtre. Ils dessinent et colorient beaucoup, ils construisent des tours avec des blocs. L'art est un moyen extraordinaire de découvrir de nouvelles choses."

Comment procédez-vous?
"Nous collaborons avec la Kunstbank. Ils font de l'éducation artistique, et nous, nous soutenons des familles et des enfants vivant dans la pauvreté. La réunion de nos pratiques donne lieu à quelque chose d'original et d'inhabituel."

Pouvez-vous donner un exemple?
"Je me souviens du premier atelier. Nous avons regardé des photos du photographe gantois Jacques Sonck. Les jeunes décrivaient les photos et notaient leurs impressions sur des cartes accrochées aux photos. Ils racontaient ainsi, avec leurs mots, ce que la photo représentait pour eux. L'objectif était de leur apprendre à regarder attentivement et à prendre le temps de décrire. Ils ont découvert que nos perceptions sont influencées par des préjugés et des stéréotypes. Nous avons aussi encouragé les enfants à dépasser les limites de leur manière habituelle de dessiner. Que pouvait-on ajouter au cœur que les filles aiment tant dessiner? Nous leur avons fait imaginer et dessiner un cœur qui a peur, qui tremble, en zigzag… Tout cela a été très créatif. Ils ont fini par concevoir un 'cœur-traîneau', un cœur capable d'avancer comme un traîneau. Les mamans de l'atelier de couture ont cousu ce cœur dans du tissu : c'est devenu le symbole de la collaboration entre Kunstbank et Leren Ondernemen."

Comment décririez-vous le processus?
"La notion de rupture est essentielle chez nous. A un moment donné, nous disons 'stop' à la manière habituelle de regarder, de dessiner, d'illustrer afin d'apporter quelque chose de nouveau, un peu de fantaisie, un grain de folie. Cet élément inhabituel interrompt le cours

habituel des choses et incite les enfants à chercher une nouvelle forme, une autre image, une construction originale. Ils ont, par exemple, réalisé leur propre livre à colorier, qui comporte des centaines de dessins. Ils ont commencé par des lignes ordinaires avant d'y ajouter des variations. Les lignes sont devenues des lettres et nous avons dessiné sur le sol avec de la craie, de la laine et du plastique. Ensuite, nous avons remplacé les lignes par des planchettes et réalisé des installations en 3D. Ils ont utilisé de nouveaux matériaux, ils ont construit des camps, ils se sont cachés sous des couvertures, ils ont imaginé de nouveaux volumes. Nous les invitons chaque fois à s'arrêter et à prendre le temps de s'émerveiller."

Quels artistes vous ont aussi inspirés?
"Jef Geys a représenté la Belgique à la Biennale de Venise. Il nous a inspiré une découverte inédite du quartier: les jeunes sont partis à la recherche d'herbes en pleine ville! Ils prenaient d'abord une photo de la (mauvaise) herbe, puis une photo du lieu de découverte. Ils collectaient ensuite les herbes dans des sacs en plastique, ils les séchaient, puis ils reconstituaient le quartier à partir de ce qui y pousse. Plus lentement aussi. Ils ont fait leur propre inventaire des plantes – par espèce, par rue, suivant la nature des feuilles ou des fleurs. Ils ont élaboré des plans, dessiné des cartes, établi et présenté tout cela lors d'une exposition. Depuis lors, ils voient leur quartier avec d'autres yeux. L'expo a également été montrée à la bibliothèque et à une école primaire."

Les mamans de l'atelier de couture sont allées encore plus loin!
Dans un centre d'arts visuels à Leuven, nous avons vu des monstres en 3D de l'artiste Orely, qui travaille avec des tissus colorés. L'idée nous a semblé intéressante et nous avons invité les enfants à dessiner des monstres. D'abord de manière stéréotypée, puis avec des yeux, des oreilles, un bec, des griffes agrandis. Les enfants ont essayé toutes ces formes, en restant très concentrés. Nous sommes très attentifs à cela et nous veillons à ce qu'ils ne se dispersent pas d'une chose à l'autre. Les mamans de l'atelier de couture ont cousu ces formes dans du tissu. Les monstres ont été conçus de telle sorte que tous les éléments sont interchangeables. Ces centaines de pièces de monstres permettent donc de réaliser toutes sortes de 'doudous' grandeur nature et très colorés. Ce qui a donné lieu aussi à de superbes photos."

A quoi ont abouti toutes ces ruptures?
"C'est comme partir en voyage. On est confronté à des situations nouvelles, insécurisantes. Les réponses habituelles ne servent plus à rien. C'est parfois perturbant de ne pas pouvoir s'appuyer sur la routine. Le risque de toute expérience, c'est qu'elle échoue. On se met en jeu, y compris dans son rôle d'animateur. Le résultat n'est pas garanti à l'avance, il faut à chaque fois se laisser surprendre. Chaque artiste crée quelque chose de nouveau avec des matériaux connus. C'est une démarche d'ouverture, que les enfants expérimentent maintenant aussi."

Il ne s'agit pas pour vous de 'l'art pour l'art'.
"Au lieu de 'consommer' et de 'courir tout le temps', nous choisissons de nous arrêter et de prendre le temps de chercher. Et les enfants nous suivent. Nous espérons leur faire acquérir cette attitude d'ouverture au changement pour leur vie future. Mais c'est un processus très lent, qui demande beaucoup de temps."

"LES JEUNES ONT RÉFLÉCHI AU RAPPORT ENTRE L'ÊTRE ET L'AVOIR"

Claudine Horge,
Cap Sud
Rue Hottonruy 14,
4970 Stavelot
080/ 86 31 24,
amo-capsud@skynet.be

Le projet de Cap Sud, une AMO de Stavelot, a réuni plusieurs groupes de jeunes issus de milieux sociaux assez différents et les a invités à exprimer leur vision de la pauvreté. "Ils ont choisi de le faire sous l'angle de la consommation à outrance", précise Claudine Horge, assistante sociale. "L'expérience a montré que l'hyperconsommation était une meilleure porte d'entrée pour aborder avec eux les questions liées à la pauvreté et faire évoluer leur réflexion". Et pour déboucher, au final, sur une exposition itinérante qui mêle plusieurs modes d'expression.

Claudine Horge : "La région de Stavelot-Malmedy n'a sans doute pas l'image d'une région particulièrement défavorisée. Pourtant, nous observons ici aussi une montée de la précarité. En tant qu'AMO, Cap Sud suit un nombre croissant de jeunes et de familles en difficulté : des parents allocataires sociaux ou à très petits revenus, des familles monoparentales… En milieu rural, la pauvreté prend souvent un visage plus discret, elle se cache par exemple sous le surendettement, qui permet de sauver certaines apparences. Mais elle est bien réelle."

Est-ce que le public est le même dans les maisons de jeunes partenaires du projet?
"Pas tout à fait. Le public des maisons de jeunes est un peu différent et présente un profil sociologique plus diversifié: certains jeunes sont plutôt issus de la classe moyenne, d'autres appartiennent à des milieux modestes, mais la plupart ne vivent pas la pauvreté au quotidien. Nous avons trouvé qu'il serait intéressant que le projet associe ces deux publics : non seulement pour permettre une plus grande diversité de points de vue, mais aussi pour créer des liens entre des jeunes qui se connaissaient mal. On commence d'ailleurs à voir aujourd'hui l'un ou l'autre jeune de l'AMO qui fréquente une maison de jeunes, ce qui n'était pas le cas auparavant."

Comment avez-vous procédé pour que la sauce prenne?
"Comme le vécu des jeunes n'était pas le même, il aurait été très maladroit d'aborder de front le thème de la pauvreté : cela aurait risqué d'encore accentuer les différences entre ceux qui ont une vision plus extérieure de la pauvreté et ceux qui en ont une expérience plus concrète. D'autre part, il était important que les jeunes issus des milieux les plus précarisés n'aient pas l'impression d'être des objets d'étude pour les autres ou d'être mis en scène, nous voulions qu'ils puissent être fiers de montrer le résultat final à leurs proches. Nous avons donc préféré adopter une approche indirecte en jouant la carte de la créativité. Plusieurs outils techniques et ludiques, comme la photo,

la vidéo ou le graphe, ont été mis à la disposition des jeunes. Nous leur avons proposé d'apprendre à mieux les utiliser pour réaliser ensemble un projet à la fois créatif et ludique : une exposition itinérante montrant leur vision de la pauvreté."

L'expo est plutôt consacrée à la consommation. Pourquoi ce changement de cap?

"Parce que lors des premiers échanges sur la pauvreté, les jeunes ont d'abord eu des réactions assez superficielles, du genre : 'La pauvreté, c'est dans les pays du tiers monde, pas en Belgique. Il y a peut-être quelques SDF dans les grandes villes, mais dans notre région, il n'y a pas de pauvres'. Certains ados auraient sans doute pu témoigner du contraire, mais ils n'osaient pas en parler parce qu'ils voulaient tenir leur place dans le groupe. Parfois aussi, les jeunes ne se rendent pas compte à quel point leurs parents sont surendettés : ils ont l'impression de vivre à peu près comme les autres. Bref, on tournait un peu en rond.

Au cours du projet, nous avons donc mis l'accent sur l'hyperconsommation. C'est un thème qui les a davantage branchés et qui a fait avancer leur réflexion. Il touche à des questions qui les concernent de près : la publicité, la mode, les symboles de statut social, comme les habits de marque ou les gadgets technologiques. Peu à peu, les jeunes ont développé une vision plus critique de cette consommation à outrance, ils se sont interrogés sur certaines priorités, ils ont réfléchi au rapport entre l'être et l'avoir. Ils ont dit par exemple, à propos d'une fille de l'école qui a tout ce qu'elle veut mais qui n'est appréciée par personne : 'Elle est riche, mais elle est pauvre en amis'. Ils se sont aussi demandé s'il était normal qu'une famille doive se priver des choses les plus élémentaires parce que les enfants ont des factures de gsm de 300 euros par mois… Le thème de la pauvreté n'était donc jamais loin."

Qu'est-ce que les jeunes ont produit concrètement?

"Nous avons organisé plusieurs ateliers créatifs dans les quatre institutions partenaires. Les jeunes ont souvent choisi l'humour pour se moquer des publicités, des clips commerciaux et de certaines émissions de télé. Ainsi, les participants à l'atelier vidéo ont imaginé une chaîne de télévision fictive, qu'ils ont baptisée 'Plouc-TV' en référence à la chaîne commerciale Plug-TV. D'autres jeunes ont choisi d'illustrer par la photo certaines phrases qui leur plaisaient, comme 'On aime les pauvres pour ce qu'ils sont et les riches pour ce qu'ils ont'… Il y a aussi un projet de sculpture composée de dizaines de vieux gsm pour symboliser le thème du gaspillage. Le but est de rassembler toutes ces créations lors d'une exposition qui se tiendra à Stavelot et qui pourra ensuite tourner dans la région. Ce qui est intéressant aussi, c'est que, dans un deuxième temps, les jeunes ont accepté de se livrer et de parler de leur vécu personnel, notamment au travers de photos. Sans le travail préalable de création du lien, cela n'aurait pas été possible."

"SI ON JOUE LE JEU, LES JEUNES S'APPROPRIENT LE PROJET"

Nicole Rasquin,
CLAJ
Rue Ernest de Bavière 6,
4020 Liège
04/344 44 72,
claj@skynet.be

Ce n'est pas la première fois que le CLAJ – un service d'aide en milieu ouvert actif dans plusieurs quartiers de Liège – aborde la question de la pauvreté avec des groupes de jeunes fragilisés. "Mais pour réduire les risques de stigmatisation ou de discours moralisateurs inefficaces, nous adoptons toujours une approche indirecte", précise la directrice, Nicole Rasquin. "Dans le cadre d'un précédent projet, nous étions par exemple partis de la consommation et du surendettement. Cette fois, nous avons proposé à des jeunes d'utiliser l'outil radio pour enquêter sur la perception de la pauvreté."

Est-ce que la demande de travailler sur le thème de la pauvreté vient des jeunes eux-mêmes?
Nicole Rasquin : "Non, il serait un peu excessif de parler d'une demande spontanée de leur part. En tant qu'AMO, nous travaillons bien sûr avec un public de jeunes généralement issus de milieux très précarisés. Le thème de la pauvreté les touche donc forcément et ils ont des tas de choses à dire là-dessus, comme nos projets le montrent. Mais ceux qui le vivent ne mettent pas toujours ça en avant. La demande spontanée des jeunes porte plutôt sur des projets de type foot, musique ou loisirs. Lutter contre l'exclusion, favoriser l'autonomie et l'épanouissement des jeunes, faire de la prévention par rapport à certains risques auxquels ils sont exposés… c'est le boulot du service."

Comment parvenez-vous alors à les mobiliser?
"C'est une négociation : on leur présente la démarche, on leur explique pourquoi il serait intéressant d'y participer, on les motive… Je pense que la dimension technologique et ludique est un important facteur de motivation pour les jeunes. Enregistrer un clip vidéo, réaliser une émission de radio ou – dans d'autres cas – faire un voyage 'chantier', ce sont des perspectives qui les accrochent et qui nous permettent, en échange, d'exiger un certain engagement de leur part. Dans cette négociation, il faut aussi respecter la liberté fondamentale des jeunes : non seulement personne n'est obligé de participer, mais ils doivent être libres de faire certains choix. Et tant pis si le scénario du clip n'est pas tout à fait celui qu'on avait imaginé ou si certaines paroles de leur chanson sont un peu choquantes aux oreilles des adultes que nous sommes... Mais si les jeunes sentent qu'on joue le jeu, cela donne souvent des résultats formidables : ils sont réguliers, ils respectent leur engagement, ils ont des tas d'idées, bref ils s'approprient vraiment le projet."

Quels projets concrets ont-ils réalisés sur le thème de la pauvreté?
"L'année dernière, dans le cadre de la 'Journée sans crédit', nous avons travaillé sur le thème du surendettement des jeunes. Nous l'avons fait en collaboration avec une AMO de Bastogne et une MJ de Florenville – ce qui, au passage, a aussi permis de surmonter un certain nombre de préjugés réciproques entre jeunes 'des villes' et 'de la campagne'. Après avoir suivi une formation technique, le groupe a réalisé un clip vidéo sur le surendettement et a écrit deux chansons rap. Ce projet a bénéficié d'une très bonne couverture médiatique : le clip est passé sur internet, dans un cinéma de Liège et à la télé, les jeunes ont participé à une émission radio sur la RTBF, ils ont même été invités au Sénat! Dans la foulée, nous avons organisé avec nos partenaires liégeois une journée de réflexion sur la consommation qui a touché plusieurs centaines de jeunes au centre ville.
D'autre part, nous avons aussi répondu à la demande du Réseau wallon de Lutte contre la Pauvreté, qui s'est adressé à plusieurs AMO pour recueillir la parole des jeunes. Là aussi, nous avons opté pour une approche indirecte : si vous demandez de but en blanc aux jeunes de parler de la pauvreté, ça risque de ne pas marcher. Non pas qu'ils n'aient rien à dire, mais ils sont mal à l'aise pour débattre dans l'abstrait, il faut partir du réel. Nous leur avons donc proposé d'utiliser l'outil radio pour mener une enquête sur le sentiment de pauvreté. Le groupe –en partie le même que celui qui avait déjà travaillé sur le surendettement – est parti à la rencontre de la population pour demander à des jeunes et à des moins jeunes quelle était leur perception, ou leur expérience, de la pauvreté. Ces témoignages ont donné lieu à toute une série de petites séquences sous la forme de 'micro-trottoirs'."

Est-ce que le groupe a aussi pu exprimer sa propre vision de la pauvreté?
"Oui, évidemment, mais ces réponses ne sont pas venues d'en haut, les jeunes les ont construites ensemble en se positionnant par rapport aux témoignages qu'ils ont recueillis. Leur vision s'est ainsi enrichie, elle a gagné en nuances. Par exemple, le fait de rencontrer des gens dans le dénuement le plus extrême, comme des sans-abri, est une confrontation interpellante qui a provoqué des débats, des remises en cause. A partir de là, nous avons pu les faire réfléchir à la notion de besoin, de consommation, de justice sociale… Certains jeunes qui fréquentent notre association vivent réellement dans la pauvreté – et ce sont souvent ceux qui en parlent le moins – alors que d'autres se plaignent tout le temps parce qu'ils n'ont pas l'argent pour acheter le dernier gsm à 500 euros... Il y a aussi des jeunes d'origine immigrée qui ont dit : 'En fait, si on rame, c'est parce que nos parents pensent au retour au pays et économisent pour construire une maison au Maroc!' Je crois que les jeunes ont pris conscience qu'il y avait de vraies inégalités sociales contre lesquelles il faut lutter, mais aussi que la pauvreté est un phénomène complexe et qu'il y a différents types et degrés dans la pauvreté."

"LES PARENTS NE S'ÉTAIENT JAMAIS AUTANT IMPLIQUÉS"

Nicky Freysen,
Kauwenberg
Korte Winkelstraat 1,
2000 Antwerpen
03 / 232 72 96,
nicky.freysen@kauwenberg.be,
www.kauwenberg.be

Kauwenberg est une association où les pauvres prennent la parole. Elle réunit trois, voire quatre générations de toute la ville d'Anvers. On y organise des activités pour les enfants depuis trente-cinq ans. 2010 a vu la réalisation d'un projet 'cirque' qui s'est achevé par un grand spectacle. "Nous avons répété pendant près de six mois avec une trentaine d'enfants de 6 à 12 ans. C'était génial de les voir briller lors du spectacle", raconte Nicky Freysen, qui a accompagné le projet.

Comment avez-vous eu l'idée du cirque?
Nicky Freysen : "Le cirque est à la mode actuellement, il y a des émissions à la télé et certains de nos enfants jouaient au diabolo. L'idée a donc été bien accueillie. Cela faisait longtemps que nous voulions faire autre chose que de la cuisine, des jeux de ville, du roller ou du ping-pong. Nous avons mis sur pied un projet sur le thème des autres cultures. Nous sommes allés au cinéma, nous avons confectionné des masques africains, des totems, des bijoux arabes, nous avons cuisiné des plats exotiques et nous avons organisé à la fin un défilé de mode. Un autre projet a tourné autour du thème du temps, avec une machine à remonter le temps, un jeu des chevaliers, des boulettes romaines, des boîtes à regarder l'avenir… Nous avons également mené à bien un projet artistique qui s'est achevé par une exposition très réussie. Des projets globaux de ce type les ouvrent à de nouveaux horizons et leur apportent plus de choses que des activités disparates."

Quel est l'objectif de ces projets?
"Nous voulons rendre les enfants plus résilients, renforcer leur développement personnel et élargir leurs horizons. A leur niveau, évidemment. Nous utilisons par exemple une 'babbelbox' pour leur faire raconter ce qu'ils pensent des activités. C'est devenu tout à fait normal pour les enfants d'exprimer leur opinion… et d'être écoutés! Cela crée des liens et renforce la confiance."

Comment s'est déroulé le projet cirque?
"Nous avons collaboré avec Ell Circo d'Ell Fuego, un école du cirque qui travaillait déjà avec des enfants défavorisés. Ils donnaient des cours tous les mercredis après-midi : trampoline, diabolo, exercices d'équilibre sur un ballon ou une corde… Les enfants se sont lancés dans l'aventure avec enthousiasme, mais ont eu du mal à tenir le coup après un certain temps. Il faut vraiment beaucoup s'exercer et au début, on n'y arrive pas. Les animateurs du cirque variaient les exercices et introduisaient de nouvelles disciplines, comme le trapèze et la barre chinoise, ce qui remotivait les enfants. A l'approche du spectacle, les

parents les ont aussi énormément encouragés à aller jusqu'au bout. Ils ont donné un coup de main pour les derniers préparatifs. Nous avions rarement vu autant d'implication de leur part. Rien que pour cela, le projet peut déjà être considéré comme une réussite."

Mais il y avait aussi d'autres raisons?
"Les enfants ont beaucoup appris, ne serait-ce que d'un point de vue moteur. Réaliser un tour de cirque demande énormément d'effort, et ils ont tous appris de nouvelles choses en fonction de leurs possibilités. Ils ont appris à persévérer, personne n'a décroché. Même les enfants qui manquaient d'assurance pendant les répétitions se sont surpassés au moment du spectacle. Certains qui étaient parfois contrariants se sont engagés de manière très positive. Ils ont surmonté leur crainte du trapèze – à 2 mètres de hauteur. Construire ensemble une pyramide humaine, cela demande une bonne collaboration. C'était parfois émouvant à voir. Ils ont appris à accepter une critique, à se regarder les uns les autres avec patience, à se tenir tranquilles durant la représentation, à attendre leur tour. Ils sont tous intervenus d'une manière ou d'une autre. Nous avions même un numéro de prestidigitation, réalisé par nos jumeaux! Ce sera sans nul doute un des moments forts de leur vie!"

Une représentation comme cela demande beaucoup de préparation pratique.
"Cela s'est très bien passé aussi. Nous avons imprimé des affiches et 2.000 dépliants 'Circus Sim Sa La Glim', avec le dessin d'un de nos enfants. Ils en étaient très fiers. Ils ont fait de leur mieux pour les distribuer et inviter les parents et la famille, et même leur institutrice. C'était un projet qu'ils voulaient vraiment faire connaître, ce qui ne va pas toujours de soi. Nous avons loué un chapiteau et nous l'avons dressé au cœur des quartiers défavorisés. Il y avait de l'éclairage, du son, des tribunes pour plus de 200 spectateurs, nous avons loué des costumes pour les enfants. Comme des pros, quoi."

Comment s'est passé le spectacle?
"Le chapiteau a fait le plein à deux reprises. Pendant que nous le montions, des gens du quartier sont venus voir spontanément et ont acheté un billet. Rien que du point de vue de l'implication, cela a été un grand succès. L'échevin de la jeunesse a été très impressionné. Et les enfants ont été magnifiques : tout le monde était prêt à temps, ils ont réussi tous leurs numéros, et quand un gosse faisait quelque chose de travers, c'était attendrissant."

Y aura-t-il une suite?
"Quelques enfants aimeraient continuer à faire du cirque. Reste à savoir s'ils pourront se le permettre. Mais ce fut une expérience très positive pour tous les enfants, ils s'en souviendront longtemps! L'an prochain, nous envisageons en tout cas un nouveau grand projet, qui sera tout à fait différent."

"LES DÉCIDEURS ONT ÉTÉ SURPRIS PAR LA MATURITÉ DES JEUNES"

Christophe Parthoens,
AMO Reliance
Rue des Béguines 7,
4600 Visé
04 / 374 18 10,
info@amoreliance.be

"Beaucoup de jeunes de quartiers défavorisés ont des demandes et des envies, mais manquent de moyens (réseaux, connaissances, accompagnement…) pour les mener à bien", explique Christophe Parthoens, directeur de l'AMO Reliance. Cette association visétoise leur permet de suivre une formation et de bénéficier d'un accompagnement pour développer un micro-projet avec leur groupe de pairs.

Dans quel contexte local s'inscrit ce projet?

Christophe Parthoens : "Dans les quartiers précarisés de la Basse-Meuse où nous sommes actifs, la pauvreté ne se manifeste pas nécessairement par des effets très visibles, même s'il y a des familles qui font réellement partie du quart-monde. Il s'agit plutôt d'une pauvreté des liens sociaux : on reste entre soi, on tourne en rond dans le quartier, on 'glande', quoi. Les jeunes souffrent d'un manque d'infrastructures locales et de possibilités de transport pour se rendre en ville. Ce sont aussi des quartiers où il règne un certain climat d'apathie, où les jeunes ont peu de modèles d'identification positifs, ce qui explique leur difficulté à s'investir dans la durée. Pourtant, nos éducateurs de rue sont régulièrement en contact avec des groupes qui sont porteurs de micro-projets. Leurs demandes portent souvent sur de petites structures de loisirs, comme une piste de skate-board ou un terrain de BMX, alors que les communes ont plutôt tendance à se concentrer sur des équipements sportifs plus classiques. Certains projets concernent aussi l'organisation de petits événements locaux. L'idée – inspirée d'une méthodologie canadienne – est de partir de ces demandes en identifiant, dans chaque groupe, un jeune qui est reconnu par ses pairs comme ayant le plus de maturité, de motivation et d'intérêt pour le projet. Ces 'jeune relais' s'engagent à suivre une formation de six jours et d'en faire bénéficier ensuite leur groupe."

En quoi consiste cette formation?

"Le programme EPTO (European Peer Training Organisation) est une méthode de formation par les pairs. Elle repose sur l'idée qu'un message délivré à un jeune par un autre jeune est plus crédible que lorsqu'il est transmis par les figures représentant l'autorité. La formation comporte toute une série d'activités participatives, d'animations et de jeux de rôles qui amènent les jeunes à élargir leur vision du monde : ensemble, ils prennent conscience des préjugés et des stéréotypes dont ils sont victimes mais qu'ils produisent parfois aussi eux-mêmes, de leurs ressources, de leurs potentialités, des obstacles à surmonter… En même temps, la formation leur donne l'occasion de rencontrer des jeunes issus d'autres quartiers, qui sont

eux aussi porteurs d'un projet. Ces contacts permettent parfois de regrouper plusieurs micro-projets en une démarche commune et donc de briser certains clivages. Ensuite, le 'jeune relais' retrouve son groupe et continue à être suivi par le travailleur de rue. Tous deux se répartissent les tâches dans un esprit de partage de compétences, en veillant à ce que le jeune et son groupe restent toujours les acteurs du projet. Par exemple, s'il faut écrire une lettre aux autorités communales, les jeunes décident du contenu, mais le travailleur de rue peut leur donner des conseils sur la manière de la rédiger. Il veille aussi à ce que le projet s'intègre dans la vie sociale du quartier – un aspect qui est déjà abordé lors de la formation EPTO : il va attirer l'attention des jeunes sur la nécessité d'informer les autres habitants, de tenir compte de leur point de vue…"

Quels sont les projets qui ont été réalisés?
"Huit garçons et filles de 15 à 18 ans ont suivi la formation, en novembre 2009. Celle-ci a été un moment extrêmement riche et intense, qui a créé une véritable dynamique de groupe. Elle a aussi révélé qu'il existait une demande similaire dans quatre quartiers différents, ce qui a débouché sur la réalisation d'un projet commun : la construction par les jeunes eux-mêmes d'une structure mobile de skate-board qui va passer d'un quartier à l'autre. Ailleurs, des jeunes ont défriché un terrain abandonné pour pouvoir y pratiquer le bicross, ils sont allés présenter au conseil communal un projet d'aménagement d'une aire de sports…"

Justement, comment se déroulent les contacts avec les pouvoirs locaux?
"Avec l'aide de leur éducateur, les jeunes relais vont présenter eux-mêmes leur projet devant les décideurs locaux : le bourgmestre, l'échevin, voire tout le conseil communal. Ils peuvent aussi avoir des contacts avec d'autres intervenants, comme un directeur d'école ou le chef du service des travaux. Partout, cela s'est fait dans un grand climat d'ouverture. Je crois que beaucoup de ces interlocuteurs ont été surpris par la maturité et l'attitude responsable de ces jeunes réputés 'difficiles'. Il faut dire que nous attachons beaucoup d'importance à ce que les jeunes aillent à ces rencontres en étant bien préparés : qu'ils connaissent le dossier, qu'ils sachent répondre aux questions, qu'ils disposent d'outils 'professionnels', comme une présentation Powerpoint… Il arrive même que les jeunes soient explicitement reconnus comme des 'experts de terrain' par les décideurs locaux."

Et tous les projets ont abouti?
"Pas toujours! Ainsi, la demande d'aménagement d'une aire de sports a été reportée pour des raisons budgétaires. Le conseil communal a promis de réétudier le dossier en 2011. Les jeunes n'y croient pas beaucoup, mais nous leur expliquons qu'on ne peut pas tout obtenir tout de suite, qu'il faudra réintroduire la demande l'année prochaine. C'est ça aussi, l'apprentissage de la citoyenneté!"

"ILS ONT PRIS CONSCIENCE DE LEUR PROPRE PRÉCARISATION"

Leslie Carpena,
Point Jaune
Rue du Palais 12,
6000 Charleroi
071/33 32 00,
point-jaune@skynet.be

Si les deux associations liégeoises d'aide en milieu ouvert ont eu recours à l'outil radio pour faire parler les jeunes de la pauvreté, le Point Jaune, à Charleroi, a préféré passer par la photo. "Nous avons proposé aux jeunes d'exprimer par l'image tout ce qu'ils aimaient ou pas dans leur vie et dans leur ville", explique Leslie Carpena, éducatrice au Point Jaune. Ces photos ont constitué un matériau brut qui a servi de support à des échanges et qui a permis au groupe de s'exprimer, souvent de manière indirecte, sur la précarisation dont il est victime.

Comment ce groupe s'est-il constitué?
Leslie Carpena : "En tant qu'AMO, le Point Jaune apporte une aide individuelle et un accompagnement collectif à des jeunes fragilisés de 12 ans à 18 ans. Mais notre particularité est de leur proposer aussi un lieu d'hébergement : des jeunes qui se retrouvent en situation de crise pour une raison ou pour une autre (crise familiale, renvoi d'une institution, demande d'un service d'aide à la jeunesse…) peuvent y loger trois nuits au maximum, le temps de trouver une autre solution. Un certain nombre de ces jeunes que nous accueillons temporairement restent en contact avec le Point Jaune pour un suivi à plus long terme. C'est principalement parmi eux que nous avons recruté les participants au projet."

Vous leur avez proposé d'exprimer leur vision de la pauvreté?
"Nous n'avons pas formulé les choses ainsi pour éviter de coller des étiquettes. Les jeunes qui fréquentent le Point Jaune sont d'ailleurs loin d'avoir tous le même profil. C'est un public qui peut être qualifié de précarisé, mais ce terme recouvre des réalités assez différentes. Les uns proviennent d'un milieu familial défavorisé, mais relativement stable et solide : leurs parents exercent par exemple de petits boulots mal rémunérés ou sont des allocataires sociaux; d'autres ont carrément rompu avec leur famille et ont parfois du mal à nouer les deux bouts. Plutôt que de parler ouvertement de pauvreté, nous avons préféré leur mettre un appareil photo entre les mains et leur dire : 'Utilisez cet outil pour nous montrer tout ce que vous aimez ou que vous n'aimez pas dans votre vie, dans votre ville, dans la société'. On savait que cela donnerait forcément un matériau sur lequel on pourrait travailler."

Et les jeunes ont été intéressés?
"Oui, un petit groupe mixte de 14 à 17 ans s'est rapidement formé. Le recours à la photo permettait d'explorer un autre support que celui qui avait été choisi à Liège, mais cela répondait aussi clairement à une

envie des jeunes, qui aiment bien 'jouer' avec ces technologies. D'autre part, l'image est un moyen d'expression qui convient bien à des jeunes qui ne disposent pas toujours d'un vocabulaire très riche et sont parfois mal à l'aise pour s'exprimer verbalement. Les jeunes ont choisi d'illustrer cinq thèmes : la ville de Charleroi, les loisirs, l'école, la famille et les amis. Ils souhaitaient travailler en groupe, mais nous, avec le Réseau wallon de Lutte contre la Pauvreté, nous préférions au contraire que chacun fasse un reportage photo de son côté pour avoir une plus grande diversité de points de vue. Dans la pratique, cela a été un peu des deux : certains jeunes qui se connaissaient bien ont fait des photos ensemble."

Avez-vous suivi le groupe de près?
"Le groupe a fonctionné dans une relative autogestion. Ma collègue et moi, nous avons rencontré les jeunes une fois par semaine, le mercredi après-midi, pour faire le point sur l'avancement du projet. Au début, le gros problème a été la régularité. Il a fallu les remotiver régulièrement : ce sont des jeunes qui ont des difficultés à se projeter dans le temps. Et puis, quand on a 15 ou 16 ans, il y a aussi des tas d'autres choses qui comptent dans la vie : on peut tomber amoureux, être déprimé à cause d'une déception sentimentale… Les ados sont tous les mêmes, qu'ils proviennent d'un milieu dit défavorisé ou aisé. Quand on travaille avec eux, il faut savoir gérer une certaine instabilité.
Mais le groupe a fini par trouver sa vitesse de croisière. Les jeunes ont pris beaucoup de photos, ils ont sélectionné celles qui exprimaient le mieux ce qu'ils ressentent. Aujourd'hui, ils ont le projet de les intégrer dans un montage vidéo, en les combinant avec des extraits de journaux, des slogans à eux et une chanson dont ils vont composer les paroles. Ils aimeraient ensuite pouvoir présenter cela dans leurs écoles ou même à des décideurs politiques locaux. Ils ont envie de se faire entendre : 'A la télé, ce sont toujours des adultes ou des vieux qui parlent', disent-ils."

Qu'est-ce qu'ils expriment surtout?
"Je pense que leur perception de la pauvreté s'est affinée au fil de leurs discussions et de leurs rencontres. Au début, les pauvres, c'étaient seulement 'les autres' et leurs photos se concentraient sur des formes très visibles d'exclusion ou de précarisation de certains quartiers à Charleroi : des SDF, des mendiants, des taudis, des seringues qui traînent dans les parcs,… Peu à peu, ils ont aussi pris conscience de leur propre précarisation et des injustices qu'ils subissent. Comme par exemple le fait de ne pas avoir les moyens de pratiquer l'équitation quand on est un jeune de milieu défavorisé et passionné de chevaux. Ou leur crainte de l'avenir : ils se demandent quelle sera leur place dans la société de demain, s'ils auront un boulot, à quoi il sert de faire des études. Souvent, ils continuent à exprimer cela en parlant des jeunes en général. Ils se définissent un peu comme des porte-parole de ces 'autres' jeunes – mais en fait ce n'est qu'un détour pour pouvoir parler de leur propre précarité."

"C'EST INCROYABLE, CE À QUOI ON PEUT ARRIVER EN PEU DE TEMPS"

Kathelijne Vangheluwe,
Smileys - De Kring
Kaaistraat 32,
9900 Eeklo
09 / 378 61 69,
kathelijne@wijkcentrumdekring.be,
www.wijkcentrumdekring.be

Les personnes défavorisées ou victimes d'exclusion savent que la porte du centre De Kring, à Eeklo, leur est toujours ouverte. Cette maison de quartier comprend entre autres une cafétéria, une épicerie sociale, un atelier de couture, des groupes de travail ou encore la troupe théâtrale De Straatmussen. L'été 2009 a vu le lancement de nouvelles activités pour les ados, sous la houlette de Kathelijne Vangheluwe.

Comment met-on sur pied ce genre d'initiative?
Kathelijne Vangheluwe : "Nous avons fait de la publicité au moyen de dépliants et dans le journal, nous en avons parlé aux parents et aux enfants qui fréquentent De Kring et nous avons organisé une journée de lancement en août. Dès le début, nous avons demandé un engagement clair : 'Si tu choisis de venir, tu viens. Si tu es empêché, tu préviens. Et si tu viens, tu participes activement.' Depuis lors, un groupe stable de onze ados se réunit tous les vendredis. Suite à une réflexion sur 'Qui suis-je', qui a donné lieu à toute une série de sentiments et de mimiques, nous avons opté pour le nom 'De Smileys'. Ils portent désormais tous le même T-shirt, chacun illustré d'un smiley différent."

Quel était l'objectif de votre projet 'babbelbox'?
"Nous voulions élargir l'image que les adolescents ont de la précarité et lui enlever les connotations négatives qui l'entourent. Les personnes défavorisées ne sont pas des incapables, elles peuvent être heureuses, avoir du travail, des amis… Elles ont des talents et beaucoup de potentialités. Nous voulions surtout établir un lien avec leur milieu de vie, sans leur faire 'perdre la face' pour autant."

Cela ne se fait pas du jour au lendemain?
"Non, cela se construit. Lors du démarrage en septembre, ils ont aménagé eux-mêmes leur local, avec beaucoup d'enthousiasme. Au fil des travaux, nous avions mieux cerné ce vers quoi nous voulions aller. Ainsi, il était impossible de tout peindre avec des graffiti, car nous n'avions pas assez d'argent, et le local ne pouvait pas non plus être aéré. Ils ont choisi eux-mêmes une décoration à base de boules et réalisé de beaux lampions. Ils se sont présentés les uns aux autres par le biais d'un collage; nous avons également développé notre propre site Smileys. Nous avons commencé la babbelbox en automne. C'est une sorte d'armoire télé, dans laquelle chacun peut, quand il le souhaite, parler 'face caméra' de lui-même, de ses activités, des questions qui le préoccupent. C'est à eux aussi qu'on doit la décoration de cette armoire. Une fois que la 'box' a été installée, ils ont réalisé l'un ou l'autre reportage."

Quel était le but pour eux?

"Ils ne cessaient de clamer leur envie de faire un film. Pour introduire le thème, je leur ai montré plusieurs photos. Ils devaient y indiquer qui, selon eux, était pauvre ou défavorisé. Ils ont choisi des gens qui n'avaient pas d'argent ou pas de travail, des mendiants, des personnes aux vêtements sales, etc. Cela a donné lieu à des discussions intéressantes sur ce qu'était la précarité. Nous avons également réalisé de petites scènes sur des mendiants, des demandeurs d'asile, des gens très riches. Après un certain temps, ils ont spontanément établi un lien avec leur propre situation. On a entendu des récits de mamans qui ont du mal à payer les factures, d'une maman handicapée, d'une sœur qui apporte à manger quand elle vient en visite. Ils savent aussi que leurs parents ont souvent besoin d'aide. Ils en parlent ouvertement, en confiance, sachant qu'ils sont reconnus. Ils ont fait beaucoup d'autres choses : s'interviewer l'un l'autre, jouer aux marionnettes, réaliser un numéro de rap, monter des scénettes et des sketches… Nous avons visité un centre pour réfugiés, où ils ont pu faire des interviews avec l'aide d'un interprète. Ils en ont conclu que les personnes vivant dans la précarité ne sont pas nécessairement malheureuses, mais qu'elles ont souvent des difficultés à s'en sortir et à joindre les deux bouts. Ce projet les a rendus beaucoup plus conscients de leur vécu."

A qui avez-vous présenté les reportages?

"Nous avons invité les parents et nous leur avons montré un dvd d'une demi-heure. Ce fut un moment fort pour les jeunes : ils se sont occupés de l'organisation, de l'accueil, des collations, etc. C'était leur dvd, sur la précarité et sur qui ils sont. Ils ont décidé de ne pas le diffuser et de ne pas le mettre sur le site. Il avait été réalisé dans l'intimité de leur groupe. Pour les ados, c'était déjà une fameuse démarche de partager cela avec leurs parents, dont les réactions ont d'ailleurs été très positives. Une maman a reconnu que sa fille se plaisait beaucoup chez nous et qu'elle se réjouissait de venir. Elle n'avait encore jamais vécu ça."

Vous êtes entrés en contact avec le monde extérieur d'une autre façon...

"Oui, nos ados ont monté une pièce de théâtre autour de dix mots clés traduisant leurs attentes par rapport au service de la jeunesse à Eeklo. Nous l'avons présentée aux élus et à l'échevin de la jeunesse, ce qui a donné lieu à une discussion positive. A l'avenir, nous allons organiser des activités pour les ados le mercredi, en collaboration avec le service de la jeunesse. Nous avons ainsi la chance, après un an, de voir notre projet se poursuivre. Et tout cela grâce aux jeunes eux-mêmes!"

"LES JEUNES D'AUJOURD'HUI SONT LES LEADERS DE DEMAIN"

Bruno Bauwens,
D'Broej
Henegouwen kaai 29,
1080 Sint Jans Molenbeek
02 / 412 06 50,
bruno.bauwens@dbroej.be

D'Broej (Brusselse Organisatie voor de Emancipatie van Jongeren) coordonne sept maisons de jeunes dans les quartiers les plus défavorisés de Bruxelles. Ces centres touchent ainsi un public de 1.500 jeunes de 6 à 20 ans. "Nous leur proposons des activités divertissantes et intéressantes pendant leur temps libre… tout en cherchant à mieux les armer face aux difficultés de la vie", explique Bruno Bauwens. "En réponse à notre proposition d'organiser ensemble une semaine d'action, quinze animateurs et éducateurs se sont inscrits à la formation 'Projets participatifs'. Ensemble, ils ont mis sur pied huit projets."

Quel était le but de cette semaine d'action?
Bruno Bauwens : "Ce n'est pas parce qu'on est jeune que l'on ne peut rien faire pour son quartier. Nous voulions sensibiliser les jeunes au fait qu'ils peuvent prendre des choses en main. Lancer ensemble des actions pour faire face à des problèmes concrets dans le quartier, c'est lutter contre le défaitisme ambiant et contre l'idée que 'de toute façon, on ne peut rien faire'. Les jeunes peuvent devenir un moteur de changement : c'est cette idée que nous voulons leur inculquer."

Comment avez-vous procédé?
"Nous avons parcouru cinq étapes, avec tous les enfants et les jeunes, en nous inspirant d'exemples britanniques très intéressants[3]. Nous avons commencé par leur demander ce qui ne tournait pas rond dans leur quartier, ce qu'ils voudraient y changer et ce qu'ils étaient prêts à faire pour améliorer la situation. Nous avons utilisé des méthodes simples: dessins, tableaux, rêves… Il est important de rester simple. Après plusieurs votes, les enfants ont choisi un sujet à approfondir. La deuxième démarche a consisté en une analyse : Que savons-nous du problème? Qui peut nous renseigner à ce sujet? Qui peut y remédier? Une fois qu'ils ont pu déterminer cela, ils ont décidé l'action qu'ils voulaient mener. La troisième étape était la préparation de l'action : affiches, lettres, pétitions, coups de téléphone aux échevins, organisation d'un événement, etc. En même temps, nous avons cherché des alliances dans le quartier, et cela a marché : des habitants du quartier ont soutenu les jeunes. La quatrième étape, c'était l'action proprement dite. Ce fut très intense : l'expérience d'un regard positif est extraordinaire pour ces jeunes, qui traînent souvent derrière eux une image négative. Enfin, nous avons procédé à une évaluation

3 *'Child-to-Child: A Practical Guide. Empowering Children as Active Citizens'; 'An Emerging Model for Working with Youth, Community Organizing + Youth Development = Youth Organizing'*

quelques semaines plus tard : ce qui a plus ou moins bien fonctionné, ce que nous avons appris, quel effet l'action a eu, y compris sur nous…"

Quelles actions les jeunes ont-ils choisies?
"Les jeunes ont fait des choix différents dans chaque quartier : des affiches contre le vol, un match de football amical avec des goals qu'ils ont fabriqués eux-mêmes, une campagne d'affichage 'Rue Sans Bagarre'… Cette action a d'ailleurs eu un écho dans des médias nationaux. Ailleurs, ils ont demandé qu'on aménage des passages pour piétons supplémentaires, ils ont mené une opération de nettoyage pour débarrasser leur quartier des vieux frigos, canapés défoncés ou télés en panne, ils ont récolté des fruits et légumes pour Poverello, une association qui prépare des repas pour les pauvres, ils ont organisé un grand barbecue pour faire passer le message qu'ils souhaitaient un snackbar comme lieu de rencontre dans leur quartier."

Qu'est-ce que tout cela a donné?
"Chaque action a eu lieu dans un quartier différent. L'implication positive des jeunes a été accueillie très favorablement. Et le fait que toutes ces actions ont eu lieu la même semaine a permis d'envoyer un signal fort : les choses bougent ici! Nous avons pu ainsi souligner la force collective des jeunes : vous n'êtes pas seuls, dans d'autres quartiers aussi, il y a des groupes de jeunes qui se mobilisent! Durant cette semaine, nous avons invité des responsables politiques à une grande manifestation au Bronks-theater. Nous avons joué à un jeu avec des hommes politiques, organisé des tables rondes avec des ministres. Nous leur avons fait visiter le snack et nous avons également présenté un film sur nos actions. Pendant les préparatifs, nous avons souvent filmé les jeunes et ces images parlaient d'elles-mêmes (voir www.dbroej.be). Ce fut une expérience très valorisante : les mandataires politiques ont été impressionnés par l'enthousiasme et l'engagement des jeunes. Ceux-ci étaient aussi très fiers. Ils réalisent maintenant qu'eux aussi peuvent contribuer au changement."

Vous avez un exemple concret?
"Les jeunes de 'Chicago' n'acceptaient pas le fait que le seul petit terrain de foot de leur quartier ait été réaménagé en terrain de basket. Ils ont lancé une pétition, ont fabriqué eux-mêmes des goals en bois – sans toucher aux paniers de basket – et ont invité les échevins du sport et des travaux publics à un barbecue suivi d'un match de foot. L'échevin a promis face à la caméra la création d'un nouveau terrain de foot. Leur implication pour leur quartier a donc eu un résultat positif."

Vous allez continuer dans cette voie?
"Bien sûr. A l'automne 2010, nous lancerons une boîte à outils basée sur ce qui marche et ne marche pas. Nous voulons ainsi encourager d'autres organisations à se lancer dans l'aventure."

ANNEXE : CONDITIONS DE BASE ET PRINCIPES DE LA PARTICIPATION DES ENFANTS[4]

1. Transparence, honnêteté et responsabilité

Qu'entendons-nous par là? Les adultes impliqués dans des consultations avec des enfants respectent les pratiques éthiques et participatives et donnent la priorité à l'intérêt supérieur de l'enfant. Les enfants comprennent en quoi consistent le projet et les limites de leur influence; les collaborateurs comprennent et adhèrent aux principes de participation qui sous-tendent l'initiative; ils partagent les principes régissant la manière de se comporter les uns vis-à-vis des autres; les enfants disposent d'informations adéquates sur l'initiative proposée, leur permettant de participer efficacement; les obstacles à la participation auxquels les enfants pourraient être confrontés ont été examinés à fond, par exemple, l'opposition parentale; les collaborateurs s'efforcent de donner aux enfants l'opportunité de développer leurs propres idées et activités.

Pourquoi est-ce important? Il existe d'inévitables déséquilibres de pouvoir et de statut entre adultes et enfants. La transparence, l'honnêteté et la responsabilité sont nécessaires pour que la participation des enfants soit authentique et constructive. Pour cela, il est primordial que les enfants comprennent le processus, sachent quel en est l'objectif, quand et comment ils peuvent adapter ou se retirer, etc.

2. Un environnement adapté aux enfants

Qu'entendons-nous par là? Les enfants expérimentent un environnement sécurisant, bienveillant, inclusif et encourageant qui favorise la participation. La qualité de la participation des enfants et leur capacité à en bénéficier seront influencées par la présence ou non de ces aspects dans l'environnement où se déroule la participation. Il faudra pour cela :

- tenir compte des capacités évolutives des enfants;
- mettre au point des méthodes de participation en fonction de l'âge, afin de permettre aux jeunes enfants de recourir à leurs formes privilégiées d'expression;
- prévoir des espaces spécialement conçus où les enfants peuvent se sentir à l'aise et se détendre;
- fournir aux enfants des informations adaptées à leur âge;
- les encourager à créer leurs propres formes de participation;

4 *MINIMUM STANDARDS FOR CONSULTING WITH CHILDREN, http://images.savethechildren.it/f/download/Policies/st/standard-partecipazione.pdf*

- leur accorder suffisamment de temps pour participer réellement;
- sensibiliser les adultes à la valeur et aux stratégies visant à promouvoir la participation des enfants;
- reconnaître la nécessité de rendre la participation amusante et agréable.

Pourquoi est-ce important? La qualité de la participation des enfants et leur capacité à en tirer profit sont fortement influencées par les efforts consentis pour créer un environnement favorable à leur participation. Ceci est d'autant plus important pour les jeunes issus de groupes vulnérables qui ont peu l'habitude de ce genre de processus et (trop souvent) peu confiance en leurs capacités.

3. Possibilités de participation égales

Qu'entendons-nous par là? Le travail participatif devrait inclure les groupes d'enfants qui souffrent de discrimination ou sont souvent exclus de certaines activités. Les méthodes devraient également être adaptées aux possibilités de chacun. L'accès à la participation devrait défier plutôt que renforcer les formes existantes d'exclusion sociale et de discrimination. Il faut pour cela :

- donner aux enfants de tous les groupes (sociaux) les mêmes possibilités de participation – les filles, les enfants porteurs d'un handicap, les enfants d'origine étrangère, les enfants pauvres, etc.;
- consentir des efforts pour garantir la participation égale de tous les enfants, en harmonie avec l'évolution de leurs capacités;
- traiter tous les enfants avec le même respect au sein du projet;
- prendre en compte les différents besoins et capacités de tous les groupes d'enfants;
- adapter le projet au contexte culturel de tous les enfants participants dans le cadre des droits universels.

Pourquoi est-ce important? Les enfants, comme les adultes, ne forment pas un groupe homogène. La participation devrait offrir des possibilités de participation égales pour tous, indépendamment de l'âge, du lieu, de l'appartenance ethnique, du genre, des capacités, de la classe, de la caste ou d'autres facteurs.

4. Sécurité et protection des enfants

Qu'entendons-nous par là? L'implication dans une consultation ne peut en aucun cas exposer un jeune à des menaces ou des atteintes à son bien-être. La sécurité et la santé des enfants sont prises en considération de toutes les manières possibles, et des garde-fous sont mis en place. Cela inclut le bien-être tant physique qu'émotionnel.

Tout projet impliquant des enfants se doit d'assurer que ces enfants ne sont exposés à aucun abus, atteinte ou exploitation dans le cadre du projet ou en conséquence de leur participation à ce projet. Il faut pour cela :

- donner la priorité aux besoins de protection des enfants dans la planification et l'organisation de leur participation;
- reconnaître le droit des enfants à être protégés de toute forme de violence et d'abus;
- mettre en place des procédures de protection des enfants pour minimiser les risques et prévenir les abus; ces procédures doivent tenir compte des risques particuliers auxquels certains enfants sont confrontés et des obstacles qu'ils rencontrent pour obtenir de l'aide ;

- informer les enfants de leur droit d'être protégés de toutes formes de violence et d'abus et de savoir où aller s'ils ont besoin d'aide;
- former les collaborateurs aux procédures de protection de l'enfant;
- prendre en considération les risques auxquels les enfants peuvent être exposés dans des processus participatifs;
- se concerter de manière claire avec les enfants sur l'utilisation de toute information fournie par eux;
- ne pas prendre ni utiliser des photos, vidéos ou images numériques les représentant sans leur consentement.

Pourquoi est-ce important? Les organisations ont le devoir de protéger les enfants avec qui ils travaillent et de minimiser le risque d'abus et d'exploitation ou d'autres conséquences négatives résultant de leur participation.

5. Engagement et compétence des adultes

Qu'entendons-nous par là? Les adultes travaillant avec des enfants sont acquis à l'idée de consultation avec des enfants et sont formés et soutenus dans la mise en œuvre des pratiques participatives.
Les adultes impliqués dans la participation des enfants doivent être soucieux d'écouter les enfants. Ils ont besoin de compétences et de compréhension pour travailler efficacement et dans la confiance. Il faut pour cela :

- former convenablement les collaborateurs aux droits des enfants, y compris à la participation des enfants;
- les soutenir et les superviser;
- initier les collaborateurs au monitoring participatif et aux techniques d'évaluation;
- dispenser une formation à tous les professionnels travaillant directement et indirectement avec des enfants dans le cadre du projet– par exemple, pédiatres, infirmières, enseignants.

Pourquoi est-ce important? Les adultes ne peuvent encourager la participation des enfants avec efficacité et confiance que s'ils possèdent les compétences et la compréhension nécessaires.

6. Participation volontaire et pertinente

La participation des enfants devait leur permettre de s'impliquer dans des questions qui les concernent directement et développent leurs connaissances personnelles. Il importe de reconnaître leur droit à participer ou non, et dans quelles conditions. On peut le faire aux conditions suivantes :

- les sujets abordés sont relevants pour les enfants;
- il est clair pour tous les enfants que leur participation est volontaire et qu'ils peuvent se retirer s'ils le souhaitent;
- les enfants disposent des informations nécessaires pour donner un « consentement informé »;
- le projet tient compte du contexte de vie des enfants et d'autres impératifs – par exemple, attitudes parentales, travail scolaire, …

7. Liens communautaires, professionnels et familiaux

Les enfants ne vivent pas séparés de leurs familles et de leurs communautés. Les initiatives destinées à promouvoir leur participation devraient, tant que possible, impliquer les membres de leurs familles et de leurs communautés afin d'éviter la création de dissonances entre le traitement des enfants dans et en dehors du projet, et d'encourager les parents à promouvoir et à protéger les droits de leurs enfants. Il est important de s'assurer que :

- les parents sont bien conscients des buts et objectifs du projet;
- les parents sont sensibilisés aux droits et besoins des enfants;
- les manières de travailler avec les enfants incluent et se basent sur les structures, les traditions, les connaissances et les pratiques locales soucieuses de leur bien-être;
- les membres de la communauté plus large sont informés et encouragés à participer au projet, par exemple, les politiciens locaux, les chefs de la communauté, ….



unissons-nous
pour les enfants

L'UNICEF est depuis 60 ans la première organisation consacrée aux enfants. Il travaille dans 156 pays et territoires pour aider les enfants à survivre et à s'épanouir, de la petite enfance jusqu'à la fin de l'adolescence. Premier fournisseur mondial de vaccins pour pays pauvres, l'UNICEF travaille pour la santé et la nutrition des enfants, une éducation de base de qualité pour tous les garçons et toutes les filles, et la protection des enfants contre la violence, l'exploitation et le SIDA.
L'UNICEF est entièrement financé par des contributions volontaires de particuliers, d'entreprises, de fondations et de gouvernements.

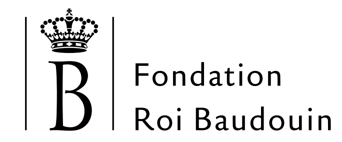
UNICEF Belgique est une Fondation d'utilité publique fédérale, et a comme mission d'inciter le public belge, les entreprises et les gouvernements à soutenir l'UNICEF en lui donnant un soutien financier et une voix dans son effort pour améliorer les conditions de vie des enfants et faire avancer le respect de leurs droits.

UNICEF Belgique
Fondation d'utilité publique
Route de Lennik, 451 Bte 4
1070 Bruxelles

à partir d'octobre 2010
Boulevard de l'Impératrice, 66
1000 Bruxelles
Tél : 02/230.59.70
Fax : 02.230.34.62
E-mail : info@unicef.be

Join. Share. Act.
www.unicef.be
http://www.unicef.be/fr/project-belgium/what-do-you-think
www.unicef.be/facebook
http://twitter.com/unicefbelgique

Les dons à partir de 30€ sont fiscalement déductibles
UNICEF: 000-0000055-55.
Swiftcode/Bic : BPOTBEB1
Iban : BE31 0000 0000 5555



Agir ensemble pour une société meilleure

www.kbs-frb.be

La Fondation Roi Baudouin est une fondation indépendante et pluraliste au service de la société. Nous voulons contribuer de manière durable à davantage de justice, de démocratie et de respect de la diversité. Chaque année, la Fondation soutient financièrement quelque 2.000 organisations et individus qui s'engagent pour une société meilleure. Nos domaines d'action pour les années à venir sont : la pauvreté & justice sociale, la démocratie en Belgique, la démocratie dans les Balkans, le patrimoine, la philanthropie, la santé, le leadership, l'engagement local, la migration, le développement, les partenariats ou soutiens exceptionnels. La Fondation a vu le jour en 1976, à l'occasion des 25 ans de règne du roi Baudouin.

Nous travaillons en 2009 avec un budget de 35 millions d'euros. À notre capital propre et à l'importante dotation de la Loterie Nationale s'ajoutent des Fonds de particuliers, d'associations et d'entreprises. La Fondation Roi Baudouin reçoit aussi des dons et des legs.

Le Conseil d'administration de la Fondation Roi Baudouin trace les grandes lignes de notre action et assure la transparence de notre gestion. Une cinquantaine de collaborateurs sont chargés de la mise en œuvre. La Fondation opère depuis Bruxelles et est active au niveau belge, européen et international. En Belgique, elle mène aussi bien des projets locaux que régionaux et fédéraux.

Pour réaliser notre objectif, nous combinons diverses méthodes de travail. Nous soutenons des projets de tiers, lançons nos propres actions, stimulons la philanthropie et constituons un forum de débats et réflexions. Les résultats sont diffusés par l'entremise de différents canaux de communication. La Fondation Roi Baudouin collabore avec des pouvoirs publics, des associations, des ONG, des centres de recherche, des entreprises et d'autres fondations. Nous avons un partenariat stratégique avec le European Policy Centre, une cellule de réflexion basée à Bruxelles.

Vous trouverez davantage d'informations au sujet de nos projets, de nos manifestations et de nos publications sur www.kbs-frb.be.

Une lettre d'information électronique vous tient au courant.
Vous pouvez adresser vos questions à info@kbs-frb.be ou au 070-233 728

Fondation Roi Baudouin,
rue Brederode 21, B-1000 Bruxelles
02-511 18 40
fax 02-511 52 21

Les dons à partir de 30 euros sont déductibles fiscalement.
000-0000004-04
IBAN BE10 0000 0000 0404
BIC BPOTBEB1

